

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

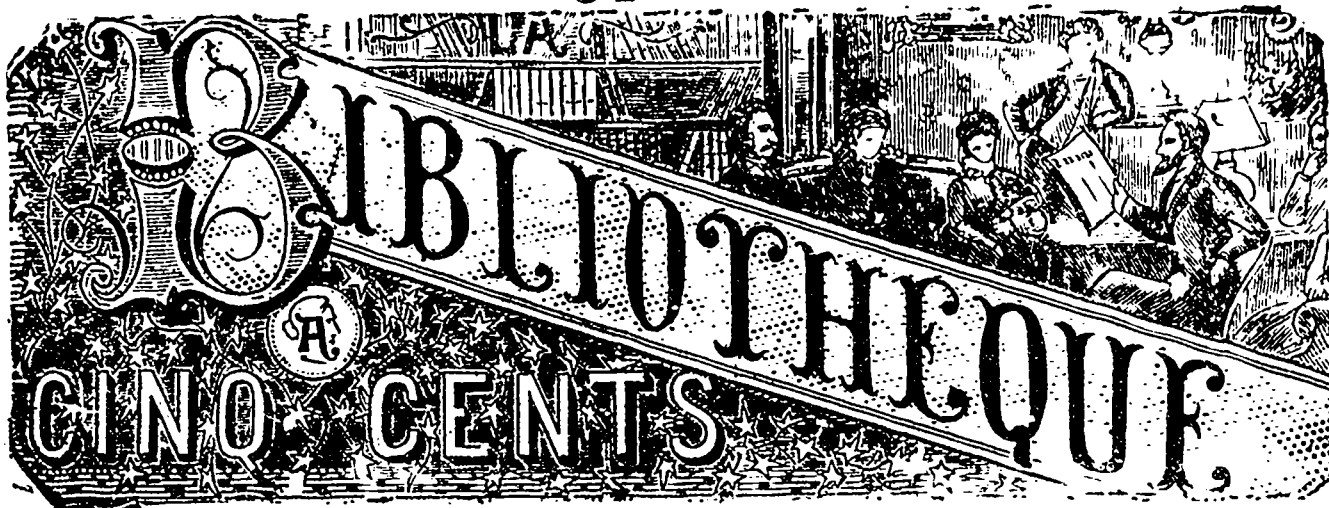
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

61351



Publiée par Poirier, Bossotte & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
{ \$2.50 }

MONTREAL, 24 JANVIER 1889

{ UN NUMERO }
{ 5 CENTS }

No. 16

LE GÉANT DU CRIME

CINQUIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."



Jobin sentit une douleur brûlante à l'épaule ; derrière lui, un des agents s'abattit, le crâne brisé. (Page 366).

LE GEANT DU CRIME

CINQUIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."

I

Jobin, guidé par le valet de chambre point du tout rassuré, tant l'intervention de la police, qui devrait sembler absolument tranquillissante aux honnêtes gens, porte en elle-même quelque chose d'inquiétant, Jobin, disons-nous, visita le salon, la salle à manger, la chambre à coucher, sans rencontrer âme qui vive.

Enfin il pénétra dans le cabinet de travail du baron et, très-surpris, s'arrêta près du seuil.

Sarriol, assis au bout du bureau en face de deux assiettes chargées de comestibles à peine entamés, brandissait de la main droite sa fourchette et de la main gauche la bouteille de johannisberg entièrement vide, et riait aux éclats, sans motif appréciable puisqu'il se trouvait dans une complète solitude.

Bien que ses yeux fussent tournés du côté de la porte, il ne parut pas s'apercevoir de la présence de Jobin.

—Qu'est-ce que c'est que cet homme ! demanda l'agent au valet de chambre.

Ce dernier répondit :

—C'est un particulier que je ne connais point et qui est venu ce matin voir M. le baron.

—Vous lui avez servi à déjeuner par ordre de votre maître ?

—Nullement. Le quidam a pris soin de lui-même et s'est servi tout seul. Je ne me souvenais plus qu'il fût là.

Jobin pendant quelques secondes attachait son regard fixe et investigateur sur Sarriol qui riait toujours et ne se doutait pas, du moins en apparence, de l'examen dont il était l'objet.

Le policier fronçait le sourcil. Des plis nombreux se creusaient sur son front. A coup sûr un grand travail s'accomplissait dans son esprit ; un grand effort se faisait dans sa mémoire.

Tout à coup il tressaillit.

Le souvenir si laborieusement évoqué se présentait net et distinct.

—Ah ! s'écria-t-il, quoi qu'il arrive, je n'aurai pas fait bêtise !

Il s'approcha de Sarriol et dit, en lui frappant sur l'épaule :

—Nous nous sommes rencontrés déjà, mon garçon ! Votre costume vous déguise un peu, mais pas assez pour moi. J'ai vu vos yeux, ça suffit. Je vous reconnais. *Grand-Louis*, surnommé *Filasse*, ex-machiniste supplémentaire au théâtre de***, au nom de la loi je vous arrête, pour tentative de meurtre commise avec préméditation et récidive sur la personne de mademoiselle Dinah Bluet !

Aucune émotion ne se peignit sur les traits de Sarriol.

Soit qu'il n'entendit point, soit qu'il fût hors d'état de comprendre, il continuait à rire aux éclats, d'un rire monotone, énervant, hébété.

—Est-ce que cet homme est idiot ? reprit Jobin en s'adressant au domestique.

—Je n'en sais rien, répliqua le valet de chambre. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il n'en avait pas l'air quand il est arrivé.

—Votre maître l'a bien accueilli ?

—Comme un vieux camarade. Il m'a même donné la consigne de ne jamais fermer la porte à ce visiteur lorsqu'il se présenterait.

—Ceci me démontre une fois de plus que je ne me trompais pas sur le compte de Croix-Dieu ! pensa l'agent. Qui se ressemble s'assemble ! Quand un baron fraternise avec de pareils misérables, c'est qu'il est un misérable lui-même, et de la pire espèce. Le raisonnement me paraît inattaquable.

Sur un ordre de Jobin, l'agent subalterne fouilla Sarriol, qui se laissa faire sans opposer la moindre résistance et sans interrompre ses éclats de rire.

On ne trouva dans sa poche qu'un portefeuille contenant quelques billets de cinquante francs et une demi-douzaine de cartes au nom de Tamerlan (*Ugène*), sans indication de domicile.

Une *souricière* fut organisée dans l'appartement afin que Croix-Dieu ne pût s'échapper une seconde fois, si par hasard il revenait.

Hâtons-nous d'ajouter que Jobin comptait fort peu sur ce hasard.

—Le ci-devant Frédéric Muller, se disait-il, est beaucoup trop malin pour se faire pincer au gîte ! Il a eu la chance de filer tout juste à temps. On ne le verra plus ici !

Ce ne fut pas sans peine qu'on extirpa des mains de Sarriol la fourchette et la bouteille que ses doigts crispés étreignaient avec une force inconsciente.

On en vint à bout cependant, on emballa dans le fiacre le gremlin dont l'étrange hilarité ne faisait point trêve, et on prit le chemin de la Conciergerie.

Chemin faisant, le factotum de la Saint-Angot s'endormit d'un profond sommeil qui ressemblait à une léthargie.

Le médecin de service, auquel incombait la mission de vérifier si ce sommeil était naturel, écarta les paupières de Sarriol, examina la pupille, interrogea la veine et dit :

—L'état comateux de cet homme résulte de l'absorption d'un poison végétal. Dans trois ou quatre heures il n'existera plus.

—Ne pouvez-vous, docteur, lui administrer un contre-poison ? demanda vivement Jobin.

—C'est inutile. La dose était énorme. C'est un homme mort.

—Diable !... Mais du moins, avant de s'en aller dans l'autre monde, se réveillera-t-il et pourra-t-il parler ?

—Je l'espère... Je tenterai tout pour enrayer momentanément la congestion et pour procurer au moribond quelques minutes de lucidité.

Le médecin se mit à l'œuvre sur-le-champ.

Nous avons entendu Croix-Dieu se dire à lui-même, tandis qu'il achevait de préparer la bouteille de johannisberg : "Octave sortira de chez moi très-gai, très-bien portant, très-gaillard. Le lendemain il se sentira un peu faible. Trois jours après il s'alitera, et avant la fin du mois sa succession sera ouverte."

Faut-il conclure de ces paroles que le baron s'illusionnait complètement sur la nature et sur les effets du poison qu'il se proposait d'administrer ?

En aucune façon.

Philippe était bien renseigné ; seulement, n'étant ni médecin ni chimiste, il avait décuplé la dose suffisante pour obtenir un résultat lent et gradué. En outre il ne prévoyait point que le contenu de la bouteille serait absorbé tout entier par le buveur.

Les curieux phénomènes offerts par l'intoxication de Sarriol résultaient fatalement de cette double erreur.

Un succès rapide et complet couronnera les tentatives du médecin.

L'homme de confiance de l'ex-garde-malade ouvrit les yeux, regarda autour de lui avec étonnement, et murmura :

—Où suis-je ?...

Question d'autant plus naturelle qu'évidemment Sarriol ne se rappelait rien de ce qui s'était passé depuis que l'influence du terrible breuvage paralysait son intelligence.

—Vous êtes en prison, répondit Jobin en faisant signe à un agent d'aller au plus vite chercher un juge d'instruction qui pût recueillir les aveux du moribond si le moribond avouait quelque chose.

Le visage de Sarriol se décomposa. Une sueur froide perla sur ses tempes.

—En prison ! répéta-t-il d'une voix sourde. Il me semble

que je suis endormi et que je fais un mauvais rêve... Ma tête est lourde et je souffre, je souffre beaucoup. En prison ! Pour quoi serais-je en prison ?...

—Pour une foule de raisons dont la plus petite est très-grosse, répliqua Jobin... Sans parler du passé, ce qui nous entraînerait trop loin, vous avez joué récemment un fort vilain rôle sous le nom de *Grand-Louis*, surnommé *Filasse*, et votre affaire serait bien mauvaise, mon pauvre Tamerlan, si le baron de Croix-Dieu, sur qui vous en saviez un peu long, n'avait pris soins de régler vos comptes avec la justice en vous empoisonnant ce matin.

Sarriol se mit à trembler de tous ses membres. Ses dents claquèrent, ses yeux s'arrondirent dans leurs orbites.

—En m'empoisonnant ! s'écria-t-il d'un voix rauque, avec une intonation déchirante. Je suis empoisonné !...

—Hélas !

—Mais on me sauvera ? on aura pitié de moi ?... on ne va pas me laisser mourir sans secours, n'est-ce pas ?

—Monsieur que voilà, et qui est médecin, a fait tout ce qu'il était possible de faire.

—Et bien ?

—Eh bien ! il nous déclarait tout à l'heure avec beaucoup de regrets que l'espoir de vous tirer de cette fâcheuse passe lui paraissait très-faible.

—Mais, reprit Sarriol en se tordant les mains, si faible qu'il soit, cet espoir, il existe pourtant... qu'on tente... qu'on essaye... qu'on lutte avec le mal... Pour l'amour de Dieu, messieurs, sauvez-moi ! J'irai au bain, après, s'il le faut... Mais au moins je serai vivant !... Sauvez-moi !... sauvez-moi ! Je ne veux pas mourir !

Un grand silence se fit autour du misérable.

Il comprit que son arrêt était prononcé sans appel ; il se sentit perdu, et la colère la plus violente remplaça sans transition le désespoir.

—Et c'est lui qui me tue ! reprit-il avec une sorte de hurlement, lui, mon complice ! lui qui m'a poussé à tout le mal que j'ai fait ! lui qui tentait de m'assassiner il y a vingt-deux ans, et qui m'assassine aujourd'hui ? lui, l'infâme ! Oh ! ce Loc-Earn !

—Vous voulez dire *Ce Croix-Dieu*, interrompit Jobin.

—Loc-Earn et Croix-Dieu, c'est la même chose, c'est le même homme, c'est le même démon ! Ah ! il se débarrasse de moi ! eh bien, s'il ne me reste qu'une heure à vivre, cette heure ne sera pas perdue. Je vais le démasquer. Je dirai tout. Ecoutez, écrivez, j'accuse ! Le bain ne serait pas assez. C'est l'échafaud que je veux pour lui, j'accuse, j'accuse, j'accuse.

Et Sarriol, haletant, écumant, s'interrompant parfois, car d'insoutenables douleurs lui coupaient la parole, raconta tout ce qu'il savait des tragédies sinistres que nos lecteurs connaissent mieux que lui.

Il dit comment et dans quel intérêt Croix-Dieu l'avait chargé de faire tuer Octave Gavard à Joinville-le-Pont ; puis, saisi d'une sorte de furieux délire, il s'accusa lui-même, il détailla ses tentatives contre Dinah Bluet, il dénonça la Saint-Angot, il dénonça Maquart, il dénonça Loupiat.

Quand il eut achevé, quand il eut exhalé sa dernière malédiction, son dernier cri de rage et de haine, il retomba en arrière, dévoré par le poison, râlant, se débattant, hideux.

Une suprême convulsion tordit ses membres, un blasphème inachevé s'échappa de ses lèvres, puis il se raidit.

Il était mort.

—Les loups se mangent entre eux ! murmura Jobin. Dieu existe et Dieu est juste ? Ceux qui nient cela sont des fous, des idiots ou des gredins ! Et maintenant il faut trouver le géant du crime à triple visage ! Il faut trouver Croix-Dieu, Muller et Loc-Earn ! mais qui sait ? peut-être que la justice de Dieu se réserve aussi celui-là.

* * *

Après s'être enfui du salon de l'hôtel de Grandlieu au moment où le vicomte donnait l'ordre d'introduire Zimmermann,

et après avoir écrit en sanglotant la lettre déchirante qui devait porter au noble vieillard un si lamentable coup, Germaine, à demi folle d'épouvante, de remords et de douleur, avait attaché machinalement sur sa tête un voile de dentelle noire et, s'élançant hors de l'hôtel comme on s'échappe d'une maison en feu, elle était sorti du jardin par la petite porte donnant sur les Champs-Élysées.

Où allait la malheureuse enfant ?

Nous affirmons qu'elle-même ne le savait pas.

Dans le chaos de ses pensées, rien de distinct ne surnageait. Au fond de son âme et de son esprit il n'y avait qu'obscurité et confusion.

Certes elle aurait voulu mourir, mais, chrétienne malgré tout, elle repoussait avec horreur la sombre volupté d'une mort volontaire, ce chemin défendu qui mène à l'éternel repos.

Elle marchait rapidement, droit devant elle, à l'aventure, heurtant les passants, se glissant entre les voitures, et ne songeant qu'à s'éloigner de cette demeure où l'on vendait à son mari le secret de sa conduite, ses lettres à André.

Mais, lors même que le naufrage de l'intelligence est momentanément complet, un vague instinct surnage, une lueur indécise brille au sein des ténèbres profondes.

Cet instinct conduisit Germaine, cette lueur lui servit de guide.

Le monde entier pour elle se changeait en désert ; un seul endroit restait lieu d'asile ; un seul homme n'avait ni le droit de la repousser, ni le droit de la mépriser.

Cet homme était celui par qui elle venait d'être perdue.

Ce lieu d'asile était la maison de cet homme.

Germaine ne se dit rien de tout cela, mais elle tressaillit quand, ayant marché longtemps au hasard, elle regarda vaguement autour d'elle et reconnut la rue de Boulogne.

II

Le baron de Croix-Dieu, pour extorquer de M. de Grandlieu une forte somme d'argent s'était présenté chez lui déguisé, sous le nom de Zimmermann ; et offrit à M. de Grandlieu de lui vendre les lettres que sa femme avait écrites à San-Rémo.

Germaine, se voyant perdue, s'enfuit du château.

André et madame de Grandlieu se trouvèrent à l'improviste en face l'un de l'autre devant la grille du petit hôtel.

Ils se reconnurent en même temps et leurs deux cris se fondirent en un seul.

—Vous ! balbutia San-Rémo. Vous !

—Moi ! répliqua Germaine d'une voix mourante, moi, qui suis bien perdue, allez ! Il ne me reste que vous au monde, je viens à vous. Je ne vous dis plus. Sauvez-moi ! Je vous dis : Ne me chassez pas.

—Vous chasser, mon enfant chérie, répéta le jeune homme appelé brusquement à lui-même par la réalité terrible. Ah ! ma vie est à vous ! Suffira-t-elle pour effacer jamais tout le mal que je vous ai fait ?

Il entraîna la vicomtesse dans l'hôtel, s'efforça de la ranimer, de le calmer, de la consoler, et enfin il l'interrogea.

Le récit de la malheureuse femme fut bien court.

Ce qu'elle avait à dire, nous le savons déjà.

—Et maintenant, ajouta-t-elle avec des sanglots, maintenant, ne me laissez point ici... J'ai peur... Il viendrait m'y chercher... Emmenez-moi... emmenez-moi très-loin, et cachez-moi si bien que jamais, jamais, jamais, il ne puisse retrouver ma trace... Je veux être morte pour lui.

—Ah ! s'écria San-Rémo avec exaltation, personne ne viendra vous chercher dans le saint asile qui va s'ouvrir pour vous. Venez, Germaine, venez vite.

—Où me conduirez-vous ?

—Près de ma mère, dans la maison de ma mère.

—Votre mère ! vous avez une mère ! balbutia madame de Grandlieu stupéfaite.

—Oui. Dieu me l'a rendue. Vous l'aimerez, Germaine. Vous allez voir comme elle est bonne et comme elle va vous adorer.

—Paraitre devant elle, moi, moi qu'on croit si coupable ! y songez-vous, André ! Je n'oserai jamais !

—Ma mère est une sainte. L'angelique charité et le pardon divin sont les fleurs de son âme. Elle sait tout ! Notre imprudence et notre malheur, rien n'est échappé pour elle. Elle vous connaît déjà. Elle vous plaint. Elle vous aime. Sans la fatalité qui nous perd, elle nous aurait sauvés. Le million qu'il fallait pour le rachat des lettres, elle me l'a donné ! L'homme, l'infâme, n'est pas venu ! Ne craignez, mon enfant chérie ! Non, vous n'êtes pas seule en ce monde. Il y a maintenant deux cœurs qui sont à vous, mon cœur et le cœur de ma mère. Ne tremblez plus, ne pleurez plus. Venez.

Henriette d'Auberive attendait.

Elle attendait agitée, fiévreuse, ne s'expliquant point la longue absence de son fils, et commençant à s'en alarmer.

Depuis longtemps déjà, pensait-elle, tout devait être fini.

Comment André ne s'empressait-il point d'apporter la bonne nouvelle du salut ?

Que signifiait ce retard ? Annonçait-il une complication imprévue ? présageait-il un malheur ?

Agenouillée devant un grand christ d'ivoire, mademoiselle d'Auberive élevait son âme et demandait au Dieu de miséricorde d'avoir pitié du fils qu'elle adorait et de cette autre enfant qui souffrait maintenant comme elle avait souffert jadis.

La porte s'ouvrit tout à coup.

Henriette, se levant, se retourna brusquement.

André franchit le seuil.

Il n'était pas seul.

Une femme voilée, et qui tremblait un peu, cherchait à se cacher dans son ombre.

Mademoiselle d'Auberive comprit, ou plutôt devina. Ainsi donc, elle n'avait enrayé la marche implacable du destin ! Ainsi, la catastrophe venait de s'accomplir !

—André s'écria-t-elle avec angoisse, André, tout est perdu, n'est-ce pas ?

—Non, tout n'est pas perdu, répliqua San-Rémo, non, tout n'est pas perdu, ma mère, puisque vous ne nous abandonnez point, et que vous ouvrirez vos bras à l'enfant dont le crime est de m'avoir aimé !

Et prenant Germaine par la main, malgré sa faible résistance, il la conduisit à Henriette.

Mademoiselle d'Auberive souleva lentement le voile de dentelle qui cachait le visage de la vicomtesse.

Pendant une seconde contempla, sans prononcer une parole, avec une émotion immense, ce visage livide et défait où la douleur avait mis son empreinte, ces grands yeux humides et noyés, ces lèvres pâles et frémissantes.

Puis soudain, attirant Germaine par un geste rapide, elle l'enveloppa de ses bras, elle la pressa contre sa poitrine, et, toujours silencieusement, elle couvrit de baisers ses cheveux, son front, ses joues, et ces deux femmes, dont une faute presque semblable avait perdu la vie, mêlèrent leurs caresses et leurs larmes.

—Maintenant, MA FILLE, écoutez-moi ! dit Henriette en appuyant sur ces deux mots que nous venons de souligner, Dieu m'est témoin que je vous aime. Mon cœur garde pour vous des trésors d'indulgence. Écoutez-moi ! comprenez-moi ! C'est une autre voix que la mienne qui va vous parler par ma bouche ! c'est une voix d'en haut, une voix sainte qu'il faut entendre avec respect et à laquelle il faut obéir humblement. Germaine de Grandlieu, votre place n'est point ici !

—Ma mère !... s'écria André.

—Il n'y a qu'un seul coupable, reprit Henriette en s'adressant à lui, et ce coupable c'est toi, mon enfant !... Cesse donc de m'interrompre. Ne rends pas plus pénible encore l'accomplissement du devoir sacré que m'impose ma conscience !

—Parlez, madame, balbutia Germaine et quelles que soient les choses que vous ayez à me faire entendre, je les écouterai, je vous le jure, comme si Dieu daignait s'adresser lui-même à la plus humble de pécheresses. Ma place n'est pas ici, dites-

vous. Ah ! je l'avais déjà compris... Votre fils le sait bien et peut vous l'affirmer... Mais en regardant autour de moi je ne vois que le vide... Où aller pour traîner ma vie dans le repantir et dans les larmes ? Dites-le-moi, madame, car en vérité je l'ignore... Où est ma place ?...

—Dans la maison de votre mari, répliqua Henriette avec formoté.

André fit un mouvement de stupeur.

Germaine frissonna.

—Oui, continua mademoiselle d'Auberive dans la maison de l'honnête homme qui par vous a reçu l'une de ces blessures dont on souffre jusqu'à la mort ! Ah ! c'est effrayant, je le sais, et tout votre être se révolte, mais ce n'est pas en vain qu'on transgresse les lois divines ! Le châtement doit suivre la faute. C'est par les grands sacrifices que se rachètent les grandes erreurs ! L'âme tombée se relève dans l'expiation !

—Oui, vous avez raison, madame ! murmura la vicomtesse. En vous écoutant, je sens mes yeux s'ouvrir, et je comprends que je suis lâche !... Parlez !... ordonnez ! que dois-je faire ?

—Tomber aux genoux du vieillard offensé par vous !... répondit Henriette, tandro vers lui vos mains suppliantes ! — imposer silence à votre cœur, en chasser l'amour défendu... l'ouvrir au repentir sincère, fouler aux pieds votre orgueil et crier à votre mari : J'ai péché ! j'ai péché contre le ciel et contre vous... pardonnez-moi !... pardonnez-moi !...

—Ah ! répliqua Germaine il ne pardonnera pas pas ! Il ne peut pardonner !...

—Pourquoi !...

—Il a lu mes lettres, mais j'aimais innocemment, mais il va me croire coupable plus que je ne le suis. Il ne daignera pas même m'écraser de sa colère, poursuit la jeune femme ; il me fêtrira de son mépris ! il ne verra dans mon humilité et dans mon repentir qu'un mensonge de plus, qu'une hypocrisie nouvelle... il me repoussera... il me chassera...

—Eh bien ! mon enfant, s'il vous chasse, répondit Henriette la position ne sera plus la même, et alors j'offrirai l'asile qu'en ce moment je dois vous refuser !... Cette maison deviendra la vôtre... Nous y vivrons ensemble, dans une solitude absolue, car fatalement votre présence, vous le comprenez bien, en bannira mon fils... En franchissant le seuil du logis habité par sa mère et par vous, André braverait Dieu et offenserait sa mère !...

L'ardente rougeur de la fièvre colora brusquement le pâle visage de Germaine et lui rendit pour un instant l'éclat de sa juvénile beauté.

—Madame, s'écria-t-elle avec une exaltation manifeste, vous m'avez tout à l'heure appelée *votre fille*. Eh bien ! je serai digne de ce titre, vous avez commandé, j'obéis ! Vous m'avez montré le chemin, je vais le suivre ! Je suis prête à tous les sacrifices et résignée à tout subir, mais ne me demandez plus de reprendre mon cœur à André, je ne le pourrais pas ! Et maintenant, *ma mère*, embrassez-moi, priez pour moi, je rentre chez M. de Grandlieu.

—Avez-vous cru, pauvre enfant, que je vous y laisserais aller seule ? demanda vivement Henriette.

—Et qui donc, balbutia Germaine, qui donc m'accompagnerait ?

—Moi, ma fille ! Je vais avec vous.

III

Lorsque Henriette d'Auberive et Germaine arrivèrent à l'hôtel de Grandlieu, porte donnant accès sur le trottoir de la rue Saint-Honoré était largement ouverte et le concierge, pour la première fois de sa vie peut-être, avait abandonné la loge où trônait d'habitude sa personne imposante.

Les deux femmes traversèrent la vaste cour, gravirent les degrés du perron et pénétrèrent dans le vestibule où trois ou quatre valets de pied causaient à demi-voix avec une sorte d'effarement.

Ces valets prirent une attitude à la fois respectueuse et

embarrassée en reconnaissant la vicomtesse, qui passa sans leur adresser la parole et sans s'apercevoir du trouble manifeste que leur causait sa présence.

Madame de Grandlieu et sa compagne montèrent l'escalier monumental et franchirent le seuil du salon.

Tout s'y trouvait dans le même état qu'au moment où, deux heures auparavant, Germaine avait quitté cette pièce.

Les lampes répandaient leurs clartés douces. Les fleurs des jardinières exhalaient leurs parfums pénétrants.

Un mouchoir garni de dentelles gisait sur le tapis au pied d'une chaise basse.

La main tremblante de la jeune femme avait laissé tomber ce mouchoir à la minute précise où le timbre de la pendule sonnait le premier coup de neuf heures.

Le salon d'ailleurs était vide, et cette complète solitude le faisait paraître immense.

Germaine, plus morte que vive mais soutenue par la fièvre qui résultait de son exaltation et qui brûlait le sang de ses veines, ouvrit une porte et s'engagea dans le cabinet de travail attenant à l'appartement particulier de M. de Grandlieu.

Henriette d'Auberive marchait derrière elle, et silencieusement admirait le courage de cette frêle enfant qui d'un pas si ferme allait à son juge.

La vicomtesse ouvrit une porte cachée dans les plis de la tenture, celle de la chambre à coucher d'Armand et, frémissant de la tête aux pieds, s'arrêta.

Un spectacle inattendu et lugubre s'offrait à ses regards.

Une seule lampe éclairait à peine la grande pièce aux boiserie de chêne noir et aux meubles d'ébène.

Le vieillard gisait sur le lit, immobile et pâle comme un cadavre, et le front entouré d'un bandage taché de sang.

Deux hommes se tenaient debout, l'un au pied du lit et l'autre au chevet.

Le premier était un médecin. Le second était un prêtre.

Germaine comprit que sa faute devenait un crime et qu'Armand se mourait, tué par elle.

La malheureuse poussa un cri sourd et, s'élançant à travers la chambre, elle alla tomber à genoux près du lit, écrasée sous le poids de son remords et de son désespoir, cachant son visage dans les draps en désordre et se meurtrissant la poitrine.

Elle sentait une main défaillante s'appuyer sur sa tête. Elle entendit une voix faible murmurer, en s'adressant au médecin de l'âme et à celui du corps.

— Laissez-moi seul avec madame de Grandlieu, je vous en prie, messieurs. Vous reviendrez dans quelques minutes, il sera temps encore.

L'homme de Dieu et l'homme de la science s'inclinèrent et sortirent en jetant sur Germaine un regard de pitié.

Henriette d'Auberive s'était prosternée à deux pas du seuil, dans l'ombre du cabinet de travail, et personne ne soupçonnait sa présence.

La vicomtesse pleurait en se tordant les mains. Elle aurait voulu parler, demander grâce, exprimer sa douleur, implorer son pardon. Elle s'efforçait. Elle ne pouvait pas. Ses lèvres agitées n'articulaient que des sons indistincts.

Le vieillard, reprit la parole, lentement, péniblement.

— Germaine, mon enfant, dit-il d'une voix mourante, mais pleine de tendresse ma douce enfant, vous êtes revenue. C'est Dieu qui vous ramène et je vous attends ! Un infailliable instinct m'avertissait de votre retour. Pouviez-vous me laisser partir sans me donner la consolation suprême de vous revoir ?

Madame de Grandlieu releva la tête avec stupeur.

— Est-ce que vous me parlez ? balbutia-t-elle. Est-ce vous que j'entends ? vous que j'ai si lâchement trahi ! vous que j'ai si mortellement offensé !

— Pauvre ange déchu par ma faute, continua le vicomte, ne parlez plus de trahison, ne parlez plus d'offense. Du fond du cœur je vous pardonne. Du fond du cœur je vous absous ! Oui, vous avez été coupable, mais je l'étais surtout, je l'étais le premier, moi qui, sans respect pour un serment sacré, vous enchaînais à ma vieillesse ! Fille de Clotilde de Randal, je vous

ai fait une triste destinée ! Si j'avais mis votre jeune main dans une autre main que la mienne, comme c'était mon devoir, pas une tache ne souillerait aujourd'hui la blancheur de votre âme ! Vous seriez encore et toujours l'angélique enfant d'autrefois ! A cette heure solennelle où Dieu m'appelle à lui, je regarde en arrière avec le désintéressement et la lucidité de ceux qui vont mourir. Je comprends, ah ! je comprends bien toute l'étendue du crime que ma faiblesse m'a fait commettre ! A mon tour, je vous dis : Pardonnez-moi, Germaine !

Les sanglots étouffaient madame de Grandlieu.

Pour toute réponse, elle saisit les mains glacées de son mari, les couvrit de baisers et les baigna de larmes.

Il se fit un long silence qu'entre-coupaient par intervalles les gémissements presque convulsifs de la pécheresse repentante.

La voix d'Armand s'éleva de nouveau, mais étrangement affaiblie. Elle semblait avoir traversé des espaces et n'être plus qu'un lointain écho de la terre.

— Ma fille, fit cette voix, soulevez-vous, approchez votre front de ma bouche, car je ne peux plus me pencher sur lui. Germaine, l'heure arrive, le froid monte, la pensée seule est vivante encore. Ne vous reprochez jamais ma mort. J'ai atteint, j'ai dépassé le terme que la bonté divine fixe à l'existence des hommes. J'ai dit au prêtre mes erreurs, son absolution m'ouvre les portes d'un monde plus beau que celui-ci, d'un monde où m'attend votre mère. Je pars, triste de vous quitter, mais content de vous laisser libre. Gardez au fond de votre cœur un souvenir ému pour le vieillard qui vous a trop aimée. Soyez heureuse et ne pleurez plus. Pourquoi pleurer ? Je ne vais pas mourir, oh ! mon enfant, je vais renaître.

Ce furent les dernières paroles du vicomte Armand de Grandlieu.

Ses mains erraient sur la couverture avec le geste familier aux agonisants.

Elles semblaient chercher quelque chose, et au bout de quelques secondes elles trouvèrent ce qu'elles cherchaient.

C'était l'humble crucifix de bois noir, avec son christ en cuivre oxydé.

Le vieillard eut encore la force de soulever ce crucifix et de l'appuyer contre ses lèvres avec un élan d'amour immense et d'ardente foi.

Puis il poussa un long soupir et son visage immobile rayonna d'une joie céleste.

La grande âme de ce juste venait de s'envoler.

Le baron de Croix-Dieu, en s'élançant dans la voiture qui passait devant sa maison, avait dit au cocher :

— Vingt francs pour vous si vous êtes avant dix minutes à la gard du Nord.

Le cocher gagna son argent.

Philippe lui mit dans la main une pièce d'or et se perdit dans la foule des voyageurs encombrant la salle d'attente.

Il ne songeait d'ailleurs nullement à partir. Il voulait tout simplement faire perdre sa trace à Gavard et San-Rémo, qui, s'ils l'avaient suivi, croiraient à un départ.

André et Octave en savaient trop long. Ou ils s'obstinaient dans leur projet de duel, ou, renonçant à se venger eux-mêmes, ils prendraient le parti d'adresser une dénonciation à qui de droit.

Or, ne voulant pour rien au monde se battre avec André, son fils, le baron ne devait sous aucun prétexte se trouver en face de lui désormais, et, d'autre part, la possibilité d'une intervention du parquet constituait un grave péril.

De plus, à tous les points de vue, un mariage avec madame Blanche Gavard devenait irréalisable.

— Décidément, je suis assez riche, pensa Croix-Dieu, je vais disparaître. J'irai vivre en grand seigneur à l'étranger, et j'enverrai de Berlin ou de Londres, à quelque homme d'affaires, une procuration pour vendre mes chevaux, mes voitures, mobilier et les objets d'art qui garnissent mon appartement. Avant un mois, j'aurai quitté Paris.

Pourquoi ce délai ?

Pour la meilleure raison du monde.

Un télégramme va plus vite que la vapeur. Le signalement du baron, expédié par le fil électrique, pouvait le faire arrêter à la frontière. Donc il fallait changer de visage, se cacher pendant un mois, et monter ensuite tranquillement, avec un faux passe-port bien en règle, dans un train de troisième classe qui le conduirait sans encombre sur une terre hospitalière.

Le misérable ne devait plus songer seulement à son propre salut désormais, mais à celui de ses millions, et cette pensée doublait sa prudence naturelle.

Nos lecteurs se souviennent qu'à l'époque où, sous le nom de Frédéric Muller, le futur Croix-Dieu était caissier du baron Worms, il avait, en prévision d'événements possibles, loué un petit logement dans la rue Saint-Dominique, au Gros-Caillou.

Là il se faisait passer pour un propriétaire des environs de Pontoise, et portait le pseudonyme de Godard.

Grâce à cette précaution si simple, il était parvenu sans la moindre peine à échapper aux recherches de la police.

Passant sa vie sur un terrain miné ou d'une heure à l'autre un effondrement inattendu pouvait se produire, Philippe n'avait point négligé de prendre une mesure dont il connaissait par son expérience personnelle les résultats inappréciables.

En conséquence, depuis longtemps déjà il louait dans un quartier perdu, rue Bichat, de l'autre côté du canal, une chambre mansardée fort propre, qu'il avait garnie de quelques meubles très-simples et où il venait passer une nuit tous les deux ou trois mois afin d'habituer le portier au son de sa voix, sinon à son visage, car il arrivait tard et s'en allait de grand matin.

Cette chambre allait lui servir d'asile.

Il sortit de la gare par une porte latérale, entra chez un coiffeur, fit raser ses moustaches et ses favoris et couper ses cheveux presque ras; acheta chez un autre coiffeur une perruque blonde et bouclée; opéra l'emplette d'un chapeau mou et laissa le sien au chapelier sous le prétexte d'un coup de fer indispensable; mit des lunettes bleues; enleva la rosette multicolore qui fleurissait à sa boutonnière; noua un foulard blanc autour de son cou, et, presque méconnaissable déjà, il monta dans un fiacre qu'il prit à l'heure, dont il eut soin de baisser les stores, et par lequel il se fit mener à Montrouge.

Rien ne l'attirait là plutôt qu'ailleurs; mais, ne voulant aller rue Bichat que le soir, à une heure avancée, il s'agissait d'user le temps et de luser loin du centre de Paris.

Enfonçant son chapeau mou sur ses yeux, portant sa lourde sacoche en bandoulière, ce qui lui donnait l'air d'un voyageur, il descendit de voiture à la porte d'un petit restaurant voisin de la gare de Sceaux, prit un cabinet et commanda le menu d'un repas copieux devant lui servir à la fois de déjeuner et de dîner.

—Avez-vous un journal? demanda-t-il au garçon qui le servait.

—Oui, monsieur.

—Donnez-le moi, je vous prie...

—Oui, monsieur, à l'instant.

On lui monta le *Sicècle*.

Il l'ouvrit, cherchant si par hasard il faisait mention du double assassinat de la rue Le Sueur.

Non. C'était trop tôt. Pas un mot.

Philippe solda l'addition vers les quatre heures du soir, remonta dans son fiacre, donna des adresses variées qui le conduisirent aux quatre coins de Paris, mit le cheval sur les dents, acheta un journal du soir, et enfin, à minuit moins quelques minutes, paya son cocher, rue Bichat, à dix pas de la maison où se trouvait sa chambre.

IV

Au moment où Croix-Dieu quitta son fiacre il vit un homme, dont les ténèbres de la rue mal éclairée ne lui permettaient point de distinguer la tournure et les traits, sonner à la porte de la maison vers laquelle il se dirigeait lui-même.

La porte s'ouvrit.

L'homme entra.

Philippe eut un mouvement d'hésitation, mais presque aussitôt il haussa les épaules en murmurant :

De quoi diable vais-je m'inquiéter? Personne au monde ne sait que je dois venir ici. Pour avoir peur, il faudrait être fou!

Continuant alors son chemin, il sonna à son tour et s'engagea dans l'allée étroite et longue aboutissant à la 1^{re} et à l'escalier.

Cette allée était absolument noire, le portier éteignant à onze heures, non le gaz qui n'existait point en ce modeste immeuble, mais l'unique quinquet chargé de combattre l'obscurité et s'acquittant fort mal de cette mission de confiance.

Ce portier était couché.

—Qui que c'est qui vient d'entrer? demanda-t-il des profondeurs de sa soupenne.

—C'est moi, Christophe Bréchu, votre locataire de Pithiviers, répondit Philippe. J'arrive, je viens passer ici quelques jours.

—Et vous avez fait bon voyage, monsieur Bréchu?

—Oui, merci.

—Pardon, excuse, si je vous ai arrêté comme ça, monsieur Bréchu, c'est que, voyez-vous, présentement que nous avons des locations garnies, il faut beaucoup de surveillance.

—Des locations garnies? répéta le baron.

—Oui, les deux petites chambres d'en haut à côté de la vôtre. Comme elles restaient presque toujours vides, le propriétaire, qui ne chérit point les non-valeurs—et il a raison, n'est-ce pas, cet homme!—les a fait meubler pour en tirer meilleur parti. Ça a l'air de réussir assez bien. Nous avons déjà un locataire depuis cinq jours, et il doit nous en venir un autre demain.

—Allons, tant mieux, et bonsoir.

—Bonne nuit, monsieur Bréchu. Votre voisin de chambre ne vous empêchera pas de dormir. C'est un jeune homme bien tranquille... il ne fait que de rentrer... vous avez même dû le voir à la porte.

Le jeune homme en question s'était arrêté machinalement à la hauteur du premier étage, pour écouter le dialogue du nouveau venu et du portier.

En entendant parler Philippe il tressaillit.

—C'est la voix du baron, murmura-t-il, mais il est impossible que ce soit lui! il y a tant de voix qui se ressemblent! C'est égal, je voudrais bien voir le visage de ce Bréchu.

Le désir ainsi formulé par le locataire de la chambre garnie fut réalisé à l'instant même.

Croix-Dieu, se rappelant mal les dispositions d'un escalier qu'il avait si peu pratiqué, fit craquer contre la muraille une allumette-bougie afin de s'en servir en guise de flambeau pour graver les marches; les flammes bleuâtres du phosphore éclairèrent vivement sa figure pendant le quart d'une seconde.

Ce temps si court suffit au jeune homme penché sur la rampe pour distinguer les traits du baron.

—Il a coupé ses favoris et ses moustaches, se dit-il en tressaillant de nouveau, mais, malgré les lunettes qui cachent ses yeux, je le reconnais bien! C'est lui!... Pourquoi ce déguisement? Que vient-il faire ici sous un faux nom? Tout cela est étrange!...

Croix-Dieu montait.

Le jeune homme, ne voulant pas être rejoint et craignant que son innocent espionnage ne fût découvert, ôta ses bottines pour ne faire aucun bruit, gravit rapidement les étages et ne s'arrêta qu'au cinquième, en face de sa chambre dans laquelle il s'enferma.

Cette chambre qui devait passer pour un cabinet tant ses dimensions étaient exigües, avait fait partie d'un logement de trois pièces. Deux portes condamnées pouvaient donner accès, celle de gauche dans une pièce inhabitée, celle de droite dans chambre louée par le baron, sous le pseudonyme de Christophe Bréchu.

Le mobilier était des plus succincts: un lit de bois blanc,

sans rideaux, une table de toilette, une commode en noyer et quatre chaises.

Point de cheminée.

On suppléait jadis, en hiver, à l'absence de foyer par un petit poêle de fonte. Un trou rond, percé à une hauteur de deux mètres dans la cloison ne droite, et fermé par un disque de bois, indiquait la place où passait le tuyau de ce poêle.

Philippe, arrivé à son tour dans le couloir du cinquième étage, alluma une seconde allumette, ouvrit sa porte, franchit le seuil, fit tourner deux fois la clef dans la serrure, poussa les verrous intérieurs, puis, ces précautions prises, alluma les deux bougies glacées sur une cheminée de bois peint, se débarrassa de sa gibecière qu'il jeta sur le lit, et s'assit ou plutôt se laissa tomber dans un vieux fauteuil, avec l'attitude d'un homme brisé.

Il était en effet. Il était de corps et d'âme. Ses nerfs, bandés outre mesure depuis vingt-quatre heures, se détendaient ainsi que des cordes mouillées. Sa toute-puissante énergie lui faisait momentanément défaut. Il croyait sentir flotter autour de lui quelque chose de sombre, de funeste, d'inévitable.

Vainement il pensait : "Je n'ai rien à craindre !..."

Une étrange terreur l'envahissait malgré lui et le dominait. Il se disait en vain : "Mon but est atteint ! je suis riche..."

Les millions entassés dans la sacoche lui causaient une sorte de vague épouvante.

Il jeta les yeux autour de lui. Le mobilier bien simple, acheté d'occasion, était des plus convenables. Des rideux de cretonne à grandes fleurs enveloppaient le lit. La toilette-commode, l'armoire à glace et les trois fauteuils donnaient une apparence presque confortable à la petite chambre.

—Ce que c'est pourtant que la fatigue ! murmura le baron, l'homme le mieux trempé redevient un enfant quand sa force est à bout ! Je suis absurde ! Heureusement, pour me remettre, il suffira d'une nuit de bon sommeil. Mais qu'ai-je donc ?

Voulant se distraire des idées noires qui l'importunaient, il tira de sa poche le journal du soir et chercha si, dans les nouvelles du jour, il était question du crime de la rue Le Sueur.

Oui, il en était question, et très-longuement.

Croix-Dieu lut avec avidité.

Au moment où il achevait sa lecture il devint livide et le journal s'échappa de ses mains.

L'article finissait par ces mots :

"On affirme que la comtesse de Tréjan, ranimée pendant quelques secondes d'une façon presque miraculeuse au moment de mourir, a nommé l'assassin. Nous savons le nom échappé des lèvres défaillantes de la malheureuse femme, mais la crainte d'entraver par une révélation indiscrete les recherches de la police nous oblige au silence.

"Il nous est permis de dire, toutefois, que lorsque les agents sont arrivés chez le meurtrier pour opérer son arrestation, il avait pris la fuite. On est sur ses traces et le monstrueux attentat ne restera point impuni."

—Je ne l'avais pas tuée tout à fait ! balbutia Philippe effaré et tremblant. Elle a parlé !... Mais alors, il faut fuir !... Fuir !... Où ?... Comment ? La police est sur pied... Elle veille... elle veillera nuit et jour... Mon signalement est donné partout !... et puis il suffira d'être inconnu pour devenir suspect ! Sortir de Paris n'est plus possible... A peine l'aurais-je tenté que la main rude d'un agent me prendrait au collet !... Je fais naufrage au port... Ma soif insatiable de millions m'a jeté dans l'abîme !... Je suis perdu !...

La tête du misérable se pencha sur sa poitrine, des gouttes de sueur froide mouillèrent son front et ses tempes. Jamais anéantissement ne fut plus complet que le sien.

Mais la réaction ne se fit point attendre. L'idée nette d'un danger précis réveilla l'énergie.

—Perdu ! répéta Philippe, pourquoi donc ?... Cette résurrection quasi-miraculeuse de Fanny Lambert, cette révélation *in extremis*, mensonge de journaliste en quête d'un article à sensation ! Et puis, si c'est vrai, que m'importe ? A quoi leur servira de savoir que Croix-Dieu est coupable, puisque Croix-

Dieu n'existe plus ! On n'a point pris Frédéric Muller... on ne prendra pas ! et qui songerait, d'ailleurs, à me venir chercher ici ?

A demi rassuré par ce raisonnement le baron se coucha, après avoir glissé sa gibecière entre deux des matelas, sous le traversin, et placé sur la table de nuit, à portée de sa main, son revolver tout armé.

Il éteignit sa bougie et il essaya de s'endormir, mais le sommeil ne vint le visiter qu'au moment où la nuit allait céder la place au jour.

Son voisin, lui non plus, ne dormait pas.

Il se tournait et se retournait sur son lit en se demandant :

—Pourquoi donc le baron de Croix-Dieu se cache-t-il ainsi ?

Ce voisin était Georges Tréjan.

Et qu'on ne s'étonne point de trouver le comte dans cette misérable demeure. Rien n'était plus simple que sa présence, et nous allons expliquer en quelques lignes ce qui pourrait sembler invraisemblable à nos lecteurs.

Georges, en quittant l'hôtel de la rue Le Sueur ne possédait, nous le savons, que quelques louis qui se fondirent rapidement, comme se fond l'or à Paris.

Il fallait vivre, vivre par le travail, et le jeune homme n'avait plus ni atelier, ni ce matériel artistique qui coûte fort cher, et qui ne rapporte pas toujours ce qu'il a coûté.

Temporiser n'était point possible. Il s'agissait de gagner de l'argent tout de suite, sinon beaucoup du moins assez pour attendre des jours meilleurs.

Le lendemain de son duel avec Serge Aldéonoff, Georges reçut deux propositions.

Un décorateur célèbre lui offrit une somme assez ronde s'il voulait peindre à l'aquarelle des maquettes pour une pièce historique à spectacle qu'un théâtre du boulevard montait à très-grands frais.

Le directeur de ce même théâtre le pria de dessiner les cent ou cent cinquante costumes nécessaires à cette même pièce.

Ce double travail pouvait rapporter deux ou trois mille francs.

Georges accepta avec empressement.

L'atelier du décorateur se trouvait à deux pas de la rue Bichat.

Le mari de Fanny Lambert vit, en traversant cette rue, l'écriteau annonçant des chambres meublées à louer. Le prix de location était des plus modestes, économie d'argent, économie de temps. Tréjan quitta les combles de l'hôtel Saint-Phar et s'installa dans la mansarde, avec l'idée bien arrêtée de n'y passer que quelques semaines. Il était là depuis cinq jours.

Sept heures du matin venaient de sonner.

Georges avait achevé sa toilette et, près de la fenêtre ouverte, collait sur un châssis une feuille de papier mouillée qui devait se tendre en séchant.

On frappa doucement à la porte.

Le jeune homme ouvrit et fit un mouvement de surprise, mais non d'effroi, en voyant dans le couloir quatre personnages inconnus dont l'un portait autour de la taille une écharpe tricolore visible sous son pardessus.

Cette ceinture désignait un commissaire de police dans l'exercice de ses fonctions.

Ce commissaire entra, suivi de l'un des hommes. Les deux autres restèrent dans le couloir, gardant la porte.

—Monsieur, dit Georges en saluant, je suppose que vous vous trompez.

—Etes-vous le comte de Tréjan ? demanda le magistrat.

—Oui, monsieur.

—Alors, fit en s'avançant Jobin, que nos lecteurs ont déjà deviné, alors, au nom de la loi, monsieur, je vous arrête...

L'artiste tressaillit et devint un peu pâle, mais aucune angoisse sérieuse ne se peignit sur son visage et il reprit avec un grand calme :

—Vous m'arrêtez, monsieur !... Me trouverez-vous indiscret si je vous prie de me faire savoir à quel propos cette arrestation ?...

Le commissaire de police répliqua solennellement :

— Votre conscience doit vous l'apprendre !

— Ma conscience est tranquille et ne m'apprend rien. J'insiste donc pour obtenir une réponse.

— Vous êtes inculpé, dit Jobin, d'avoir commis, dans la nuit d'avant-hier à hier, un double assassinat sur les personnes du prince Aldéonoff et de madame la comtesse de Tréjan, votre femme.

La stupeur, l'épouvante et une foudroyante émotion décomposèrent la figure mobile de Georges.

— Assassinée ! balbutia-t-il en cachant sa tête dans ses mains et en se laissant tomber sur un siège, tandis que tout son corps tremblait, assassinée ! oh ! la malheureuse ! la malheureuse !

Et il se mit à sangloter.

Jobin s'approcha de Tréjan.

— Monsieur, lui dit-il vivement et presque à voix basse, calmez-vous, rassurez-vous. Je remplis un devoir pénible en mettant à exécution un mandat d'amener lancé contre vous par le parquet, mais je crois pouvoir ajouter que j'ai la certitude de votre innocence et la ferme croyance qu'il ne vous sera point difficile de la démontrer. Je sais quel est l'assassin de votre femme.

Georges releva brusquement la tête.

— Mon innocence ! dit-il. Oh ! monsieur, croyez-vous que je m'occupe d'une accusation insensée ? En aucun cas elle ne saurait m'atteindre, et d'ailleurs aujourd'hui elle tombe en poudre devant l'évidence. J'ai passé la journée, la soirée et la nuit d'avant-hier à Saint-Germain, où je dissinais des croquis du château et de la forêt. Deux personnes dont vous ne récuseriez pas le témoignage, et dont l'une est célèbre, m'accompagnaient et ne m'ont point quitté d'un instant. Nous couchions dans le même hôtel, dans la même chambre, et nous sommes revenus à Paris, hier matin, ensemble. Non, monsieur, non ! l'accusation ne m'inquiète pas ! ne m'agite pas ! ne me trouble pas ! je ne soigne qu'au crime commis, à ce prince dont j'ai été l'adversaire ! à cette malheureuse femme que j'ai aimée ! Oh ! Fanny ! Fanny ! quel châtement !

Après un silence d'une seconde, Georges reprit :

— Vous connaissez l'assassin, monsieur, m'avez-vous dit. Au nom du ciel, apprenez-moi son nom.

Jobin approcha ses lèvres de l'oreille de l'artiste, et murmura :

— Il se nomme le baron de Croix-Dieu.

Georges regarda le policier avec une expression si étrange que Jobin se demanda si le jeune homme devenait fou.

— Le baron ! c'est le baron ! répéta Tréjan. O Providence ! o justice éternelle ! et comme en tout ceci la main de Dieu se montre clairement ! Attendez, messieurs, attendez.

Puis, s'élançant sur la petite table placée au-dessous de l'ouverture ronde pratiquée dans la cloison pour le passage du tuyau de poêle, il enleva avec la pointe de son couteau le disque de bois qui fermait cette ouverture, et il jeta un regard, un seul, dans la chambre voisine.

— Montez à votre tour, dit-il alors à Jobin. Montez et regardez !

V

Le lit se trouvait juste en face de la cloison trouée.

Philippe se réveilla brusquement et vit, encadré dans l'ouverture ronde, un visage, pâle dont les yeux noirs le regardaient avec une expression triomphante et goguenarde.

A l'instant même il reconnut ce visage.

Il se souvenait trop de l'avoir déjà vu dans une circonstance terrible.

C'était celui de l'agent chargé d'arrêter le caissier Erédéric Muller sept années auparavant, et qui, pour franchir le seuil de la petite maison de l'avenue de Neuilly, avait si merveilleusement imité la voix criarde, et si habilement copié la figure cynique de Stani Picolet, l'un des prisonniers interlopes de l'agence Roch et Fumel.

Croix-Dieu, pétrifié d'abord par cette apparition formidable, entendit un glas funèbre tinter à ses oreilles.

— Ah ! pensa-t-il je suis perdu !

Et pendant une ou deux secondes on put croire qu'une prostration invincible allait clouer sur son lit ce géant du crime, et qu'il se laisserait prendre sans même essayer une résistance impossible.

La voix moqueuse de Jobin s'éleva.

— Comte de Loc-Earn, Frédéric Muller, baron de Croix-Dieu dit cette voix je vous arrête ! Et nul moyen de recommencer la petite tragi-comédie d'il y a sept ans ! Nous sommes en force. Vous êtes pincé. Je vous défie de nous filer entre les doigts. Ne faites donc pas le malin, je vous le conseille, et rendez-vous de bonne grâce ! Si c'est votre avis, comme j'aime à le croire, ouvrez la porte. Ça nous dispensera de l'enfoncer.

Ces paroles déterminèrent chez Croix-Dieu une réaction violente et soudaine.

Le nom de Loc-Earn prononcé par Jobin évoqua sous ses yeux le passé tout entier.

Il revit le point de départ, le chemin parcouru, semé de sinistres étapes, et le but rayonnant auquel, pendant quelques heures, il avait pu se croire arrivé.

Tout s'écroulait !

Les millions ramassés dans la boue et dans le sang se changeaient en feuilles mortes.

Pour unique avenir, désormais, six semaines au fond d'un cachot ; la cour d'assises ; puis, par une matinée grise, les bois de justice dessinant leur silhouette rouge sur la place de la Roquette ; une foule immonde s'entassant pour savourer la tragédie ; Monsieur de Paris et ses aides ; l'éclair du couperet ; une tête roulant dans le panier et le cimetière de Clamart.

C'était le dénouement fatal, inévitable.

— Et, sous le traversin, des millions !

A cette pensée, une rage folle s'empara de Croix-Dieu.

Tout le sang de ses veines affluant à son cerveau l'aveugla.

Il vit rouge.

— Ah ! murmura-t-il, je suis vaincu. Mais ils ne m'auront pas vivant ! Combien sont-ils ? j'en tuerais cinq et, après, je me tuerais...

— Avez-vous réfléchi ? demanda Jobin. Vous rendez-vous ?

Pour toute réponse le baron saisit son revolver et visa l'ouverture ronde.

La tête du policier disparut.

— Monsieur le commissaire, dit-il à voix basse, ne vous exposez pas ! à quoi bon ? Tout à l'heure ça va chauffer dur, le grédin tient un revolver, il se sent pris, il sait ce qui l'attend, il imitera le sanglier acculé qui fait tête aux chiens, il en découdra tant qu'il pourra.

— Vous êtes armés, répliqua le commissaire, quand vous serez dans le cas de légitime défense, servez-vous de vos armes.

— Ah ! oui, pardieu, nous nous en servirons ! mais il tirera le premier, comme les Anglais à Fontenoy, et qui sait s'il ne nous abattra pas tous, les uns après les autres ! Il faut que la fuite de ce bandit devienne impossible si le diable se met contre nous... Je vais, si vous m'y autorisez, envoyer chercher des sergents de ville au poste de police, avant de commencer nos petites opérations.

— Faites.

— J'ai mon plan.

Jobin donna des ordres à l'un de ses hommes qui partit à toute vitesse.

Tandis que ceci se passait dans la chambre de Georges Tréjan, Croix-Dieu s'était jeté en bas de son lit ; il avait passé son pantalon, mis la sacoche en bandoulière, et, glissant son revolver dans sa poche droite, il s'occupait à se barricader en traînant les meubles contre les deux issues.

L'armoire à glace et la commode-toilette défendirent solidement la porte qui donnait accès sur le couloir.

Le lit et les trois fauteuils furent entassés devant l'huis condamné.

Un matelas ferma l'ouverture ronde dont les assiégeants auraient pu se faire une meurtrière.

Ceci terminé, Croix-Dieu, le revolver à la main et le visage contracté comme le muse du tigre, s'adossa à la cheminée et attendit.

Qu'espérait-il ?

S'échapper ?

Il n'y songeait même pas. Aucune lueur d'espérance ne survivait en lui. Il savait bien qu'on ne le laisserait pas fuir ; il savait bien que tout était dit.

Il voulait, nous le répétons, se faire de belles funérailles, tuer encore, tuer toujours, tuer jusqu'au bout, et mourir.

L'envoyé de Jobin était revenu, amenant une demi-douzaine

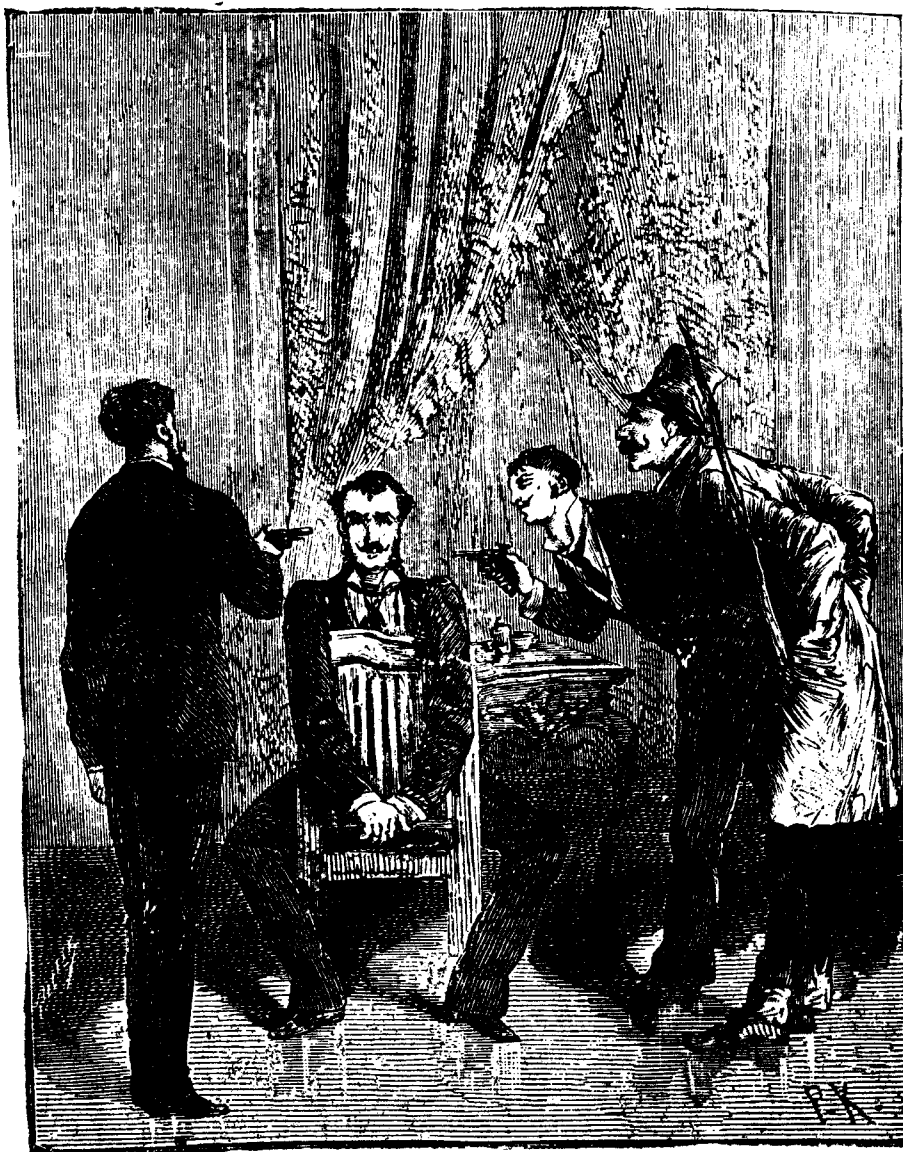
de la chambre. C'est la plus dangeureuse, et je la réserve pour moi.

Les sergents de ville obéirent à la consigne. Ils firent un bruit d'enfer, et les panneaux vermoulus, énergiquement assaillis, ne tardèrent point à craquer. La toilette et l'armoire à glace tremblaient et chancelaient déjà.

Croix-Dieu, le doigt sur la détente de son arme, se tenait prêt à faire feu dès qu'il pourrait viser en pleine chair.

Pendant ce temps Jobin introduisait tranquillement la pointe de son levier sous la porte condamnée.

Quand il eut un point d'appui suffisant, il imprima à la



Je vous donne ma parole d'honneur que je vous brûlerai la cervelle séance tenante! (Page 351).

de sergents de ville, intrépides et résolus comme le sont tous ces braves gens.

En outre il rapportait un de ces leviers de fer amincis par un bout, dont on se sert pour déchausser les pavés dans les rues en réparation.

Jobin plaça deux sergents de ville à chaque extrémité du couloir.

—Ebranlez vigoureusement cette porte, dit-il aux deux autres en leur désignant l'issue principale, démolissez-la si vous pouvez, et surtout menez grand tapage, voilà l'essentiel. Ceci est une fausse attaque. La véritable aura lieu par l'intérieur

lourde barre de fer un brusque mouvement de bascule avec une force dans sa frêle apparence ne permettait point de le supposer capable.

D'un seul coup la serrure et les verrous sautèrent. La porte sortit de ses gonds et s'abattit dans la chambre de Croix-Dieu, renversant les fauteuils et faisant un sorte de pont sur lequel notre ami, suivi de ses deux hommes, s'élança le revolver à la main, en criant :

—Nous vous tenons ! Rendez-vous !

Philippe poussa un rugissement de fauve et, surpris par une agression qu'il n'attendait point de ce côté, tira trois fois de suite, mais d'une main mal affermie.

Jobin sentit une douleur brûlant à l'épaule.

Derrière lui, un des agents s'abattit, le crâne brisé.

—Ah ! lâche coquin ! hurla le policier. Tu le veux, eh bien ! soit !

Et, à son tour, il fit feu deux fois.

Les deux mains du baron retombèrent le long de son corps.

La première balle avait broyé le poignet droit ; la seconde avait brisé le bras gauche au-dessus du coude.

Philippe essaya pourtant de se défendre encore. Il voulut mordre. Il tenta de bondir par la fenêtre, mais tout fut inutile. La lutte ne pouvait continuer plus longtemps. Force restait à la loi. Les agents étaient maîtres du monstre mutilé.

Une heure plus tard, la lourde porte du cachot de la Conciergerie se refermait sur l'assassin, et Georges de Tréjan, après avoir causé cinq minutes avec le juge d'instruction, sortait libre du palais de justice.

Dans l'après-midi de ce même jour, le chirurgien appelé auprès de Croix-Dieu déclara nécessaires l'amputation du bras gauche et celle du poignet droit. On porta le blessé à l'infirmierie et la double opération fut pratiquée sur-le-champ.

Le baron, muet et farouche, la supporta avec une impassibilité qui ressemblait à du stoïcisme.

—Docteur, dit le juge d'instruction au chirurgien, sauvez cet homme ! il appartient à l'échafaud, songez-y ! Pour des crimes tels que les siens, l'expiation doit être publique ! il faut l'exemple ! Le sauverez-vous ?

Le savant praticien secoua la tête.

—Je doute... répondit-il, mais qu'importe ? que ce soit par la guillotine ou par le tétanos, le misérable payera sa dette.

Le chirurgien avait raison de douter.

Pendant toute la soirée Croix-Dieu, étendu sur son lit, ne fit pas un mouvement. Ses yeux étaient ouverts. Une respiration sifflante soulevait sa poitrine. On aurait pu sans cela le croire inanimé, car pas un gémissement ne s'échappait de ses lèvres et il ne semblait même point entendre les questions qu'on lui adressait.

Souffrait-il ?

Oui, il souffrait au delà du possible.

Sous ce calme menteur, son corps et son âme subissaient d'incroyable déchirements, d'indicibles tortures.

Tant de sang répandu, tant de crimes commis, tant d'audace, tant de génie dépensés pour en arriver là ! Et n'avoir pas même pu mourir ! Et se sentir désarmé, vaincu, objet d'opprobre, de mépris, d'horreur !

Ces pensées infligeaient à Philippe un supplice dont aucune phrase ne pourrait donner une idée.

Vers minuit les infirmiers furent réveillés en sursaut par des gémissements étranges, par des clameurs qui donnaient le frisson.

Ils s'approchèrent de la couche de l'amputé, et ils assistèrent à un spectacle inouï.

Le tétanos prévu pas le docteur venait de se déclarer.

Croix-Dieux râlant, hurlant, blasphémant, se tordait comme un cep de vigne jeté sur des braises ardentes, s'agitait comme un reptile tranché par une faux et qui cherche à réunir ses tronçons. Ses yeux sortaient de leurs orbites. Son visage, crispé, méconnaissable, hideux, ressemblait à celui d'un homme qui vient de traverser des flammes.

Dans ses soubresauts convulsifs les bandages s'étaient détachés, et les moignons sanglants secouaient autour d'eux des gouttes rouges.

Son corps paraissait rapetissé. Tantôt il se courbait à la manière d'un arc qu'on bande ; tantôt les membres se nouaient et les articulations craquaient avec un bruit sinistre.

Soudain le misérable se leva tout debout par un inconcevable effort.

Ses traits bouleversés, ses yeux hagards exprimèrent un immense effroi, son bras droit s'agitait comme pour repousser quelque chose d'effroyable, invisible pour tous, et, d'une voix qui n'avait rien d'humain, il cria :

—Oui... j'ai peur !... Le baron Worms... Aldéonoff... Fanny.

ils sont là...là, tous trois...eux, la gorge coupée...elle, le dos troué de deux coups de couteau...Ils s'approchent...ils m'entourent...ils m'appellent...Que me veulent-ils ?...Fantômes, taisez-vous !... Allez-vous-en, fantômes !... Vous êtes morts, dormez comme je vais dormir !... La justice divine, dites-vous, l'autre vie... Allons donc !... tout finit avec l'homme, et Dieu n'existe pas !...

Philippe eut un éclat de rire convulsif, éclatant, diabolique. Son bras saignant continuait à repousser les spectres créés par son délire, ou plutôt évoqués par sa conscience.

Tout à coup son rire étrange parut s'éteignit.

La terreur peinte sur son visage parut grandir encore. Une nouvelle vision surgissait sans doute devant lui, plus formidable encore que les précédentes ; il se rejeta brusquement, désespérément en arrière, et balbutia :

—Il y a donc un Dieu...

Ses dents claquaient. De grosses gouttes de sueur inondaient son front comme des larmes. Il perdit l'équilibre et retomba sur son lit ensanglanté.

L'agonie commençait.

Elle fut effroyable, mais courte.

Dix minutes plus tard, le démon qui s'était appelé Loc-Earn, Frédéric Muller et Croix-Dieu échappait aux juges de la terre pour comparaître devant le souverain Juge à qui rien n'est caché.

* * *

Huit jour après la fin sublime du vicomte Armand de Grandlieu, Henriette d'Auberive remit à Germaine, qu'elle visitait chaque jour, une lettre tout ouverte d'André.

Voici cette lettre :

« L'homme auguste et grand que vous pleurez et que j'admire est mort en pardonnant. Ma mère m'a répété ses touchantes paroles : *Je pars, triste de vous quitter, mais content de vous laisser libre.* »

« Germaine, me permettez-vous un jour, dans bien longtemps, de vous donner mon nom ? »

Henriette, le soir, apporta cette réponse :

« La trahison que nous avons commise, la mort du juste tué par cette trahison creusent un abîme entre nous. André, je vous aimerai toujours et je ne vous reverrai jamais.

« Demain votre mère me conduit à ce couvent où elle a passé vingt années, et d'où je ne sortirai plus.

« C'est le châtement... C'est l'expiation...

“ ADIEU.. ”

—Perdu ! à tout jamais perdue ! s'écria San-Rémo en se tordant les mains. Oh ! ma mère, ma mère, avec cette inguérissable blessure au cœur, comment vivre ?

—Tu vivrais pour moi, mon enfant bien-aimé, si véritablement il n'était plus d'espoir...répliqua doucement Henriette. Mais je te dis : Espère...

—Que puis-je espérer ?...que puis-je attendre ?... Vous avez entendu. Germaine, demain, va s'enfermer dans un couvent !

—Comme dame pensionnaire, oui, mais non comme religieuse ! Germaine est jeune et l'avenir est long... Le Dieu de miséricorde et de bonté ne se plaît point aux châtements sans fin... Un jour viendra, n'en doute point, mon fils, où l'expiation semblera suffisante. Espère, André ! Le bonheur deviendra possible, et ta cause sera bien plaidée dans le cœur de Germaine...

—Plaidée par qui, ma mère ?

—Par l'amour et par moi.

* * *

Germaine est toujours au couvent.

Henriette d'Auberive, chaque mois, y passe une semaine auprès d'elle et parle pour son fils. Le moment n'est pas loin peut-être où la vicomtesse de Grandlieu deviendra la marquise de San-Rémo.

André ignore le nom de son père. Il ne le saura jamais.

Et maintenant que nous voici, grâce au ciel et grâce surtout à la bienveillance de nos chers lecteurs, au terme de ce long récit, réglons nos comptes.

La fortune volée par Croix-Dieu à la comtesse de Tréjan est allée enrichir dans une petite ville de Normandie des parents éloignés de Fanny Lambert, très-étonnés et non moins ravis de se trouver millionnaires à l'improviste.

L'abominable Mélanie Perdreau n'a pas touché longtemps la pension mensuelle que lui faisait Octave Gavard, et dont elle employait les sept huitièmes à des libations alcooliques. Plusieurs mois avant les derniers événements que nous venons de raconter elle était morte à l'hôpital de la Pitié d'un accès de *delirium tremens*.

Par suite de la dénonciation *in extremis* de Sarriol, une enquête ayant été ouverte sur les agissements de la Saint-Angot, l'honorable matrone fait l'ornement de Saint-Lazare d'où elle ne sortira pas de sitôt.

L'ex-capitaine Grisolles, absolument infirme, vit d'une petite rente que lui servent Octave et San-Rémo.

Valérie Worms, devenue vicomtesse de Presle après une année de veuvage, est la femme excellente d'un excellent mari et pense rarement au baron Worms.

Georges Tréjan, trompé à l'école du malheur, s'est donné à lui-même la volonté et l'énergie qui lui faisaient défaut. Il travaille beaucoup et devient un peintre sérieux. On croit qu'il sera décoré à la prochaine Exposition.

Madame Veuve Gavard, soustraite à la funeste influence du baron de Croix-Dieu, est maintenant la meilleure des mères.

Elle adore sa belle-fille, la gentille Dinah Bluet, aujourd'hui Dinah Gavard.

Octave et Dinah, naturellement, sont plus que jamais épris l'un de l'autre, et ils ont bien raison ! Or, comme Dinah est blonde, l'ex-gommeux a fait capitonner de satin bleu toutes ses voitures et peindre sur leurs panneaux ce blason de fantaisie : *Un bluet d'azur au champ d'or*.

Dans quelques mois ils auront un petit enfant blond, qui sera voué au bleu.

FIN DE LA CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

LE PELOTON DE FIL

I

Je me souviendrai toujours qu'un soir de l'année 1827, sur les onze heures, au moment où j'entrais au bal de l'ambassade d'Autriche, j'aperçus tout d'un coup sur l'un des bancs extérieurs, à côté du vestibule, la figure du portier de C..., mon ancien condisciple, que je demande ici, cher lecteur, la permission de ne désigner que par cette seule lettre initiale, lettre unique qu'il oppose souvent, du reste, comme signature sur d'admirables toiles ; car mon ami C... est tout simplement un grand peintre.

Le portier de mon ami jeta le plus grand désordre dans mon entrée aristocratique. Sans considération aucune pour mes gants glacés et mes bas de soie à jour, il vint à moi d'un seul trait, comme un gendarme aposté pour me saisir à la gorge. D'une main il avait ôté pourtant sa casquette de loutre, de l'autre il me tendait un morceau de papier, qu'à la rudesse de l'enveloppe je jugeai devoir être un papier à sucre.

—C'est de ma femme, monsieur ; lisez, je vous prie.

Je ne m'expliquais guère ce que la femme du portier pouvait me vouloir, je pris le papier machinalement. Je donnai mon manteau à un domestique, et je me disposai à entrer dans les salons.

Mon persécuteur n'en tint compte : il s'attachait presque à ma basque d'habit quand je lui fis signe de me laisser.

—Mais M. C... se meurt, monsieur, vous n'avez pas lu ; il se meurt !

A cette nouvelle inattendue, j'ouvris brusquement le papier, objet du message, papier dans lequel, à travers une armée de pattes de mouches et de fautes d'orthographe, je lus fort distinctement ce qui suit :

« Votre ami C...a été blessé ce matin en duel. Venez, venez, monsieur ! »

Je repris mon manteau et je suivis le portier. Le brave homme avait l'air d'un général qui triomphe ; il me fit avancer le premier fiacre venu, m'empaqueta dedans, referma la porte sur moi, et, se hissant sur le siège du cocher avec toute l'agilité d'un chat, lui cria :

—Quai d'Orléans, île Saint-Louis !

Vous pouvez comprendre à quel choc d'idées ma pauvre tête fut en proie. En habit de bal, sur le seuil d'un bal, se trouver arrêté devant toute la livrée d'une ambassade par cet horrible portier en gants de laine bleue, m'arracher à ces fleurs dont j'avais à peine respiré le parfum, à cet hôtel dont la noble ambassadrice fait les honneurs avec une politesse de si haut goût ; tout cela pour l'île Saint-Louis !

—Il faut convenir, me disais-je en m'enveloppant de mon mieux dans les plis de mon manteau, que mon ami a mal pris son temps pour faire de moi un garde-malade. Me voilà en fiacre avec l'agréable perspective de trouver un homme qui s'est battu sans m'en dire un mot, incapable à cette heure de me donner le moindre détail sur son duel.

Dans mon impatience, je sortis brusquement de la voiture ; j'étais à terre avant le portier. Je trouvai sur l'escalier le docteur qui descendait.

—Y a-t-il du danger ? m'écriai-je en le retenant par la basque de son habit.

—Je reviendrai, me dit-il, sur les huit heures du matin ; je loge ici près, rue Chanoinesse.

J'atteignis bien vite le troisième étage, où demeurait mon ami. La chambre où j'entrai, et qui n'était pourtant pas son atelier, se trouvait dans un grand désordre. Les épées de combat frappèrent tout d'abord ma vue. Il y avait un coffret rempli de lettres, à côté duquel se trouvait un médaillon de femme ; les habits de C...étaient remplis de poussière, le gilet taché de sang. Le blessé sommeillait pourtant au fond de l'alcôve, son front paraissait calme, sa bouche avait un sourire. Comme il n'arrive que trop souvent, il s'était battu avec un ami intime. Justin, le portier, me raconta à voix basse que l'ami en question avait mal parlé d'une femme que C...vénérait presque autant qu'il l'avait aimée ; l'aventure avait fait du bruit. Bien que C...eût quitté cette personne depuis plusieurs années, il ne s'en était pas moins cru obligé de se battre pour elle ; il y a de ces protections dont la délicatesse survit, même après un commerce d'amour abandonné : c'est une probité de courage que bien peu d'hommes avouent.

Mon œil errait machinalement sur chaque objet de la chambre. Justin m'avait quitté pour redescendre à sa loge. Je lui avais

dit que je passerais la nuit ; j'étais résolu à dormir sur un fauteuil. La saignée faite à mon pauvre camarade l'avait plongé dans un profond assoupissement. Cette chambre à coucher, lambrissée de grands panneaux gris dans le style de Louis XV, me semblait froide et déserte. Le feu se mourait ; je me dirigeai vers un petit cabinet voisin de la chambre, et d'où ressortait une lueur pâle ; il se trouvait alors converti en une sorte de pharmacie. Une femme, debout près du fourneau, faisait bouillir un peu de lait et mettait en ordre de la charpie et des compresses.

Cette garde-malade portait le costume des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; elle était habillée de noir, avec la guimpe blanche et la croix d'argent. Lorsqu'elle se retourna, je vis des traits d'une grande maigreur, mais d'un caractère incontestable de beauté. Elle me sembla âgée de cinquante-cinq à soixante ans. Les lignes de son visage rappelaient celles de cette délicate génération de femmes dont la reine Marie-Antoinette fut le plus noble type : elles n'avaient rien de vulgaire ni de prosaïque. Loin de là, elles offraient cette distinction et cette élégance naturelles dont les moindres portraits du XVIII^e siècle gardent l'empreinte. Sous la cornette mystique de la sœur scintillaient deux yeux d'un bleu velouté ; elle n'avait rien de trop grave ni de trop sévère ; elle souriait naïve et gracieuse comme ayant l'air de me dire : " Allons, monsieur, aidez-moi ! "

En effet, après avoir mis en ordre toutes ses compresses pour le lendemain, elle marchait vers le lit de son malade, tenant une chaise d'une main et serrant de l'autre contre sa poitrine divers objets de lingerie, entre lesquels un énorme écheveau de fil roux, quand tout d'un coup ledit écheveau tomba, et je me baissai pour le ramasser sur le tapis.

Elle me remercia avec une expression de grâce que rien ne peut rendre. Elle s'était placée sur une chaise haute à côté du lit : je m'assis à ses pieds sur un coussin ture arraché au divan de mon ami.

— Il paraît, lui dis-je, que vous êtes aussi sa garde-malade ? Ma sœur, vous allez sur mes brisées ! Songez que j'ai plus de droits que vous à cette œuvre de salut ; je quitte un bal pour venir le veiller ; un bal, c'est un sacrifice.

— Certainement, reprit-elle d'un air malicieux ; vous êtes une sœur de Saint-Vincent-de-Paul en bas de soie !

Je souris de la remarque. Le feu n'était pas si ardent que je ne sentisse le froid caresser ironiquement mes bas à jour : cette maudite chambre, haute de plafond et large de carrure comme toutes les chambres de ce quartier, était une vraie glacière. La sœur, sans doute par pitié, tira d'une armoire une magnifique paire de pantoufles fourrées.

— Voilà pour adoucir votre noviciat, me dit-elle ; en revanche, j'attends de vous un service.

— Parlez ! que puis-je faire pour ne pas vous endormir ?

— Oh ! je ne crains pas le sommeil, mon cher monsieur. Tout ce dont j'ai peur, c'est que mon écheveau de fil ne soit brouillé. Mon dévidoir s'est cassé en route, et, si vous ne m'en servez, sœur Marthe n'aura pas demain le cœur joyeux. J'ai promis à cette bonne mère supérieure de lui dévider, en cette nuit, tout ce gros écheveau. Avec cela, reprit-elle en soulevant l'écheveau qu'elle avait posé sur un guéridon, nous faisons, voyez-vous, des chemises pour nos sœurs et pour les pauvres.

Je m'exécutai en pensant à Saint-Vincent-de-Paul, et je tins de mon mieux l'écheveau de la sœur sur mes doigts. Ma plus grande crainte était de m'endormir. Elle s'en aperçut et me dit avec douceur :

— Pour chasser le sommeil, voulez-vous que je vous conte une histoire ?

— Je ne savais pas, ma sœur, qu'on fit des contes au couvent. Et quelle en est l'héroïne ?

— Celle que vous voyez dans ce portrait-là.

Elle élevait en même temps la bougie à la hauteur d'une toile ovale qui représentait une jeune fille jouant avec sa colombe.

Je me levai, tenant toujours l'écheveau, et je me mis à considérer cette peinture. C'était quelque chose de tendre et de

saintement ingénu, une harmonie indéfinissable de tons fins comme le duvet de la pêche. Cet ensemble divin sentait Greuze d'une lieue.

La jeune fille que représentait cette toile, couvrait sa colombe favorite de ses deux mains ; à la patte rosée de l'oiseau pendait un petit ruban bleu. Adorable tête ! Le flambeau que tenait la sœur promenaient alors une auréole pâle sur son cou charmant, sur ses cheveux cendrés, sur son œil, qui semblait nager dans l'azur.

— Greuze, m'écriai-je, cher Greuze, toi seul peux savoir quelle fut cette enfant-là ; mais, à coup sûr, oh ! cette enfant-là, c'est un ange !

J'achevais en moi-même ces paroles d'enthousiaste, quand la sœur se retourna précipitamment ; une légère rougeur colora son front pâli. Je n'avais pas encore vu chez mon ami cet admirable portrait ; il l'avait acheté en Normandie. Curieux d'entendre l'histoire de la sœur, je m'appliquai à tenir le plus convenablement qu'il me fut possible l'écheveau de fil, et je lui prêtai une religieuse attention.

— N'allez pas croire, monsieur, me dit-elle, que je vous fasse une histoire à plaisir ; je vous verrais bien à regret mettre en doute ce simple récit. L'histoire de la jeune fille dont vous regarderez le portrait, n'est-ce pas celle de toutes les jeunes filles. Beaucoup commencent ainsi qu'elle a commencé, il est vrai ; beaucoup vont puiser, comme la Samaritaine, au puits du monde, mais toutes ne trouvent pas le Seigneur assis au rebord, pour les conseiller et les sauver du péril.

" Vous l'avez dit, monsieur, c'est Greuze, c'est bien Greuze qui a dessiné cette tête. Seulement, vous êtes dans l'erreur si vous croyez qu'il n'en a fait que cette copie ; cette tête, il l'a reproduite vingt fois ; elle est devenue son idéal, son décalque. Vous ne tarderez pas à savoir comment, mais, d'abord, parlons du modèle.

" En qualité de son amie la plus proche, je puis vous en entretenir, mieux que tout autre. C'était une jeune fille de Caen, naïve et bien heureuse. Un doux et champêtre silence dans les prés environnant sa ville ; sa paroisse chérie, Saint-Pierre, doré par un beau rayon de soleil ; quelques fleurs sur sa fenêtre, la bénédiction de sa mère quand venait le soir, une lecture pieuse, et ses deux petits frères jouant autour d'elle, suffisaient à son bonheur. Son père, employé aux jardins de Trianon, faisait passer alors à sa mère le fruit de ses plus chères économies. Sa mère filait du chanvre et elle brodait au tambour ; c'était une maison de travail, la vraie maison de travail, la vraie maison du bon Dieu ! Chacun dans la ville s'arrêtait pour contempler, à travers les vitres, ces trois blondes têtes, celle de la jeune fille et de ses frères, puis, entre elles trois, celle de la mère, noble créature, monsieur, qui devait, en 93, tendre la gorge au couteau, en criant : " Vive la reine ! " La reine avait été, en effet, son idole et sa bienfaitrice. Après la mort de son mari, madame Duclos s'était retirée à Caen, chez une de ses sœurs ; elle s'y trouvait dans un état voisin de la misère. Une seule espérance la soutenait, monsieur, une seule : celle de pouvoir vivre encore assez de temps pour marier sa fille chérie, sa fille unique, Pulchérie, la perle de son écrin maternel ! Le ciel en disposa autrement, comme vous aller le voir.

" Treize années avant que la mère de Pulchérie portât la peine de son dévouement à la reine, au mois de juin 1780, elle arrêta que sa fille partirait par le coche de Caen pour Paris. Pulchérie, habillée d'une belle cote siamoise, reçut de madame Duclos qui la lui remit avec des soins extrêmes, une large lettre, dont la suscription portait ce seul nom : *A monsieur Greuze*.

" Greuze était le frère de madame Duclos, Greuze était l'oncle de Pulchérie. La lettre à Greuze renfermait ces paroles :

" Cher et digne frère,

" C'est une pauvre femme bien malade et bien abandonnée qui vous écrit. Je ne vous ai pas importuné tant que je vous ai cru luttant contre les difficultés de votre état d'artiste, contre vos ennemis, je veux dire vos envieux. Aujourd'hui

" que je vous suis tranquille et jouissant en paix de votre gloire, je m'adresse à vous. Vous ne rougissez pas de ceux de vos parents qui sont pauvres ; il y a mieux, vous les obligez. Le ciel a disposé de mon mari, mais vous nous restez encore. Mes fils se tireront d'affaire ; ils charbonnent déjà tous les deux sur la muraille, le croirez-vous, comme vous faisiez lorsque Grandon obtint de notre père qu'il ne vous chassât pas de notre petite ville de Tournus pour un semblable délit. Mais ce n'est pas de mes deux garçons qu'il s'agit, c'est de ma fille, de ma Pulchérie, qui aura demain seize ans. Vous n'avez guère fait que l'entrevoir à vos deux voyages en Normandie, il y a dix ans. Cette chère enfant, pleine de grâce et de candeur, s'ignore elle-même, et ne sait pas seulement qu'elle est belle. Faites en sorte que, sur le pavé glissant de votre grande ville, nul ne le lui apprenne trop vite. Sa piété est sincère, son âme est pure. Mon plus vif désir eût été de la garder près de moi, mais le triste état de ma santé, autant que le peu d'espoir que j'ai de sortir de notre position misérable, m'engagent à me reposer sur vous du soin de veiller sur cette chère petite. Acceptez-la, c'est de son trésor le plus cher ! Adieu, frère, je puis à présent fermer les yeux, Dieu et mon frère veilleront sur mon enfant.

" Votre sœur,

" ANNETTE DUCLOS."

" Cette lettre fut remise à Pulchérie, près de la vieille fenêtre aux festons de élemaïtes qui éclairait seule l'espace de dortoir où la famille reposait. Il ne se trouva aucun jeune homme de la ville au départ de Pulchérie, la maladie retenait sa mère au lit ; nul ne l'accompagna, hors le médecin de madame Duclos, qui recommanda la belle enfant à une vieille dame assise sur la première banquette du coche.

" Le regard humide de Pulchérie chercha longtemps la flèche de Saint-Pierre qui fuyait au loin ; son cœur battit au souvenir des vieux ormes du Cours, et pourtant elle ne laissait aucun amour derrière elle.

" A la nuit tombante, elle s'endormit dans le coche public, qui contenait quelques gros marchands de chevaux, causant entre eux de la dernière foire, et la dame dont je viens de vous parler. La lune était dans son plein et envoyait de charmants reflets au visage de Pulchérie. Pulchérie était blonde et rose comme ce portrait que vous voyez là, sa compagne de route promenait sur elle un regard singulier. . .

" C'était une femme d'un embonpoint presque aussi extravagant que sa toilette. Elle portait des dentelles à profusion par-dessus un casaquin de calémandre rayé, un bonnet à papillon avec des rubans couleur de feu, une jupe verte et un tablier jonquille. Quelques rides audaciennes plissaient ses joues dont le carmin sentait, à coup sûr, la boîte au rouge. Elle avait, au coin de l'œil gauche, une mouche de la largeur d'un petit écu. Vous eussiez dit une revendeuse enrichie.

" Placée vis-à-vis de la jeune fille regardait dormir. Dans ce sommeil si naïf, on lisait toute la sécurité de l'espérance. A la côte de Saint-Laurent, le messenger ouvrit la portière du carrosse, la vieille dame hésitait à descendre, en raison de son embonpoint, mais Pulchérie, qui avait déjà franchi le marche-pied, lui offrit son bras.

" Grand merci, ma chère petite, dit la dame lorsque Pulchérie lui eut rendu ce bon office. Nous sommes encore loin de notre première couchée, et cela dégoûte de marcher un peu. A votre âge, je courais comme une biche. Je suis charmé de faire route avec une personne aussi aimable.

" — Madame est bien bonne, répondit la jeune fille en rougissant. Mais, madame, est-ce que nous serons longtemps en voiture ?

" — Deux jours seulement encore, mon cœur, ce coche est cependant le plus prompt. . .

" — Deux jours, autant que cela ! Alors je vois bien que j'ai eu tort de ne pas emporter mon tricot. . .

" — Vous tricotez ? Ah si ! avec de jolis doigts comme ceux-

ci, vous devriez parfiler de l'or ou faire des nœuds d'épée pour la cour !

" Pulchérie se confondit en excuses pendant que la dame examinait ses mains et ses ongles. Toutes deux ne tardèrent pas à remonter dans le coche, et la conversation fut interrompue de nouveau jusqu'à la première couchée.

" Le voyage lie bien vite les femmes entre elles. Les gens du coche ne s'occupaient guère de la belle enfant, mais, en revanche, le médecin de madame Duclos n'avait pas eu besoin de la recommander à la vieille dame pour que Pulchérie captivât son attention. C'était presque une grand'tante près de sa nièce, tant elle prenait souci de sa compagne de voyage.

" — Et chez qui comptez-vous descendre, mon cœur ? demanda-t-elle à Pulchérie d'un air de protection empressée.

" — Chez M. Greuze, répondit-elle naïvement. Voici une lettre que je lui porte.

" Vous connaissez M. Greuze ? Voyons cette adresse.

" La dame prit la lettre que Pulchérie lui présenta après l'avoir tirée de son corset, elle mit ses lunettes et l'examina dans tous les sens. Ainsi que je vous l'ai dit, cette lettre ne portait aucune adresse, madame Duclos, la mère de Pulchérie, étant fondée à croire que l'on indiquerait facilement à sa fille la demeure d'un homme tel que Greuze.

" — Ma pauvre demoiselle, soupira tout d'un coup la dame en hochant la tête, voici une lettre que vous ne remettrez pas à son adresse !

" — Pourquoi cela ? reprit Pulchérie alarmée.

" — Parce que. . . parce que. . . je ne sais comment vous le dire. . . parce que M. Greuze est mort. . .

" — Mort ? s'écria Pulchérie douloureusement, mort ? Oh ! mais cela n'est pas ! vous me trompez !

" En preuve de ce qu'elle venait d'avancer, la dame se contenta de baisser le front avec tristesse. . . Pulchérie la regarda fixement, l'idée ne put lui venir qu'elle mentait. L'âge de cette femme, ses attentions, son langage, rien ne donnait à la jeune fille le droit de la soupçonner. La dame n'eut pas grand-peine à bâtir une histoire au sujet de la mort de Greuze, nouvelle controuvée s'il en fut. Mais elle avait besoin de cette nouvelle, et vous pensez bien que, si, d'un côté, elle trouva dans Pulchérie une fille toute disposée à la croire, d'un autre, elle ne rencontra pas non plus de contradicteur dans les gens du carrosse qui l'entouraient. Parmi ces honnêtes fermiers et marchands de chevaux, il n'y en avait pas un qui connût Greuze. Ce que c'est que la gloire !

" Mais Pulchérie la blonde enfant, l'avait entrevu, Pulchérie tressaillit en apprenant la nouvelle de cette mort, peu s'en fallut qu'elle ne se trouvât mal. . . La dame tira des sels de sa poche, elle dit à Pulchérie qu'il y avait remède à tout. Elle ajouta :

" — Je m'intéresse trop à votre sort, ma mignonne, pour ne pas songer à l'adoucir. C'est chez moi, chez moi seul que vous descendrez. Oubliez cette lettre, donnez-la moi, elle ne servirait qu'à entretenir votre chagrin. Rassurez-vous, vous ne perdrez pas au change. Voyons, ne pleurez point, je vous promets de remplacer cette mère que vous quittez et ce M. Greuze que vous avez perdu ! . . .

" Cette promesse calma à peine la douleur de Pulchérie. Elle avait reçu les embrassements de cet oncle auquel la recommandait sa mère ; elle se souvenait de ses caresses passagères et de ses bontés. L'idée de se trouver seule, exposée à mille périls dans ce Paris, immense carrefour dont elle ne connaissait aucune issue, lui fit accepter, sans un plus mûr examen, la proposition de sa compagne de route, à laquelle le médecin de sa mère l'avait recommandée.

" — Voici votre premier garçon qui vient à vous pour brouiller vos paquets, madame Poitevin, lui cria le messenger, qui débouclait ses trois haridelles dans la cour.

" Madame Poitevin (c'était le nom de la dame) fit charger, sur le dos de son premier garçon, ses deux sacs de nuit en vieille étoffe de Bergame, ses cartons à robes et tous ses états à plumes. Pulchérie n'avait au bras qu'un petit paquet. Elle

accompagna madame Poitevin et son garçon ; elle avait encore les yeux rouges. Arrivé au quai d'Orsay, le garçon s'arrêta.

— Vous aurez l'étrénu de notre escalier, dit-il à madame Poitevin ; il n'est achevé que d'hier.

— Cet escalier, fraîchement peint en couleur vert d'eau, fit lever la tête avec orgueil à madame Poitevin ; elle le regarda quelques secondes avec le juste sentiment de satisfaction que donne la propriété. Placé non loin des bâtiments de l'hôtel de Salm, il dominait la Seine et menait aux bains Poitevin à l'aide de soixante et dix marches. Madame Poitevin s'aventura à le descendre ; elle parvint au bas sans accident, ravie de retrouver l'usage de ses jambes après un voyage qui n'avait pas duré moins de trois jours.

— Et Pulchérie ! m'écriai-je.

— Pulchérie suivit madame Poitevin, reprit la sœur. Vous saurez le reste, monsieur, après que j'aurai tisonné le feu, chose que vous ne pouvez pas faire, puisque vous tenez mon écheveau.

II

— La maison de bains, ou plutôt l'immense bateau dans lequel madame Poitevin venait de descendre avec Pulchérie, était alors une véritable nouveauté.

— Les bains Vigier ne vinrent qu'à la suite ; mais ceux de Poitevin furent d'abord aussi célèbres et aussi achalandés. Les chaises à porteur en beau vernis-Martin y affluaient ; les carrosses y faisaient rage au printemps. Il y eut surtout une circonstance qui donna une véritable renommée à ces bains Poitevin : ce fut le suicide de Mairobert. M. Pidansat de Mairobert, secrétaire du roi, secrétaire des commandements de M. le duc de Chartres et censeur royal, s'ouvrit les veines avec un rasoir dans un bain qu'il demanda vers la nuit chez Poitevin, à la suite de l'arrêt porté dans l'affaire de M. le marquis de Bruno.

— Cet acte de désespoir une fois connu, au lieu de donner à Poitevin une chance de discrédit, assura, tout au contraire, sa fortune. Cette mort lui servit d'annonce et de prospectus, quoique le prospectus ne fût guère alors autre chose que l'enseignement elle-même. Poitevin avait fait peindre la sienne tout naïvement par un ouvrier badigeonneur sur sa façade : *Bains Poitevin sur la Seine*. Ce fut à qui viendrait s'y faire baigner et raser depuis le suicide de M. de Mairobert. Le bateau était entouré d'arbustes en caisse qui avaient la prétention de donner de l'ombre. On y faisait même un peu de cuisine, et les appétits les plus goguenards de la cour s'en contentaient. De même qu'on allait se réjouir aux Porcherons, on allait se rafraîchir chez Poitevin. Un essaim de jolies filles en jupes blanches assez pareilles aux hamadryades de Boucher par leur poudre et le fard naturel de leurs quinze ans, n'était sans doute pas le moindre attrait offert à la curiosité parisienne, mais ces jeunes nymphes ne servaient, il faut le dire, que les dames, et elles ne pouvaient sortir du bateau qu'avec la permission de madame Poitevin.

— Les demoiselles renfermées dans cette prison flottante reçurent madame Poitevin avec les démonstrations du plus grand respect. L'air désolé de Pulchérie les toucha ; ce fut à qui viendrait lui offrir ses services.

— Allez, mademoiselle, il ne faut pas croire que vous vous ennuierez parmi nous ; ah bien, oui ! nous y mettrons toutes bon ordre ! lui dirent-elles.

— Pauvre petite ! elle est toute dépaysée. C'est quelque tailleuse de Pont-à-Evêque, je m'y connais.

— C'est ma nièce, interrompit sèchement madame Poitevin ; j'entends, mesdemoiselles, que vous respectiez ma nièce.

— Ces paroles couperent court aux conjectures et aux questions ; mais, en même temps, elles firent virer de bord aux dispositions des compagnes de Pulchérie en sa faveur. Plus d'une s'apprétaient déjà à la jalouser ou à la regarder de travers, quand M. Poitevin, son bonnet de coton sur l'oreille, entra dans la salle.

— Il venait sans doute s'enquérir près de madame Poitevin de ce titre de nièce si bénévolement accordé par elle à mademoiselle Pulchérie, quand sa moitié l'entraîna vivement dans une pièce voisine, non sans avoir jeté sur la jeune fille un regard de protection.

— Tu ne m'as seulement pas embrassé, chère femme, dit l'étuviste avec une moue qui tendait à être charmante. Quelle est donc cette belle enfant ? ajouta Poitevin d'un air curieux.

— Une jeune fille que j'ai rencontrée dans la coche de Caea, je la nomme ma nièce pour qu'on la respecte, voilà tout. Vous aurez soin de ne pas l'exposer, monsieur Poitevin, et, quand M. de Nocé ou M. de Fronsac viendront...

— Pulchérie avait assez entendu de cette conversation pour concevoir quelque inquiétude ; mais les prévenances de madame Poitevin furent si extrêmes pour elles, et on la traita d'une façon si douce pendant les premiers jours de cet apprentissage, que la pauvre fille en fut touchée. Sa place de demoiselle de comptoir n'était pas difficile à remplir ; elle recevait les cachets de bain, surveillait le linge de l'établissement, et choisissait les fleurs qu'on devait mettre dans les vases du péristyle.

— Elle se tenait d'habitude sous le péristyle de Poitevin, une petite rose au corset, lisant quelque roman du jour avec une distraction enfantine, obligée qu'elle était de répondre aux clients et aux garçons de l'établissement. Dès les premiers jours de son établissement chez Poitevin, on la désigna bien vite par le nom de la *belle baigneuse*.

— Enflée des succès de sa prétendue nièce, madame Poitevin s'en applaudissait tout en ayant l'œil à ses moindres mouvements, Pulchérie était devenue la fille adoptive de cette maison. Maison fatale, monsieur, et dont le regard de Pulchérie ne pouvait encore percer le mystère !

— Il fallait voir avec quel respect obséquieux, avec quelles profondes salutations madame Poitevin, escortée de son digne époux, recevait sa clientèle ! Habillée dès le matin, on la voyait courir d'un pas pressé sur la galerie du bateau, visitant tous les peignoirs garnies de malines, distribuant le blâme ou l'éloge suivant le mérite, à chacune des demoiselles de sa maison, et surtout se faisant valoir aux yeux des messieurs de la cour, qui pouvaient fonder ou détruire tout son crédit ! Après cette tournée de maîtresse femme, madame Poitevin s'asseyait presque toujours au comptoir près de Pulchérie, dont elle cherchait à tromper la tristesse ou l'ennui par quelque anecdote. Celles qui lui venaient de préférence sur les lèvres, roulaient presque toujours sur les moyens de parvenir, de se faire des amis innocemment, disait-elle, et avec le seul charme de sa figure ; Pulchérie ne comprenait guère ces leçons.

— Parmi les pratiques dont elle faisait sonner le nom, madame Poitevin s'honorait surtout de celle de M. le duc de Fronsac. Il n'y avait pas de semaine que M. le duc ne daignât s'enfermer quelques instants avec elle, dans un cabinet, pour écrire plus à l'aise sa correspondance. La conversation était interrompue souvent par l'arrivée d'un coureur en livrée, qui recevait des mains de son maître une foule de billets blancs et roses qu'il allait remettre ensuite à leurs adresses. Le duc de Fronsac traitait madame Poitevin avec une sorte de familiarité insolente, et la maîtresse des bains ne le voyait pas déboucher du Pont-Royal, dans sa chaise en cuir roussi ornée de peintures, qu'elle ne descendit vite dans le bateau, en s'écriant essoufflée :

— Mesdemoiselles, voilà M. le duc de Fronsac !

— M. de Fronsac, il faut vous le dire, monsieur, n'avait cependant rien de beau. C'était un seigneur bossu et contrefait de toute sa personne, il était infecté d'odeurs et de pistaches à l'ambre qu'il mâchait continuellement. D'habitude, il passait en revêt d'un air de prince tout l'espallier de demoiselles qui se tenaient dans la galerie le jour de son arrivée, s'annonçant toujours par quelque plaisanterie aimable ; comme celle de tîrer l'oreille à une pauvre jeune fille ou de lui farcir le nez de tabac. Suivi de deux laquais qui le portaient jusqu'à son bain, il ne faisait guère qu'une courte apparition.

« La première fois que Pulchérie l'aperçut, il était d'une colère épouvantable, parce que M. le maréchal duc de Richelieu, son honoré père, allait, à quatre-vingt-quatre ans, épouser en troisième nocces, dans la semaine même, madame de Rooth. L'hôtel du maréchal s'était vu en conséquence, nettoyé de tout ce qui pouvait déplaire aux yeux de madame de Rooth. Nombre de gens, entre lesquels madame de Rousse et le président de Gasc, en étaient partis. Il n'était donc pas étonnant que ce cher fils s'indignât de cette réforme. En rencontrant la Poitevin sous le vestibule, il s'écria :

« — Eh bien, madame Poitevin, vous savez la nouvelle : mon père épouse ! Il m'a fait part de son mariage sur l'escalier de Versailles. Il épouse, ce très-cher père ! il épouse !

« — Quoi ! M. le duc ? à son âge ?

« — Écoutez donc, madame Poitevin, il n'a plus le temps d'attendre... J'aurai tout de même une admirable créature pour belle-mère, parente des Choiseul et chanoinesse de Remiremont ? Versez mon bain un peu chaud et faites-moi servir des côtelettes à la Soubise, ma digne madame Poitevin !

« Survint M. de Nocé.

« — A propos, Nocé, tu sais que le maréchal lui reconnaît cent cinquante mille livres de dot, vingt-cinq mille livres de rente, et qu'elle aura la pension de douze mille livres du roi, traitement que Sa Majesté fait aux douairières des maréchaux de France ? Nocé, poursuivit-il en croisant ses bras sur son gilet doré, qu'en dis-tu ?

« Puis, comme le linge tardait à venir pour son bain :

« — Par la sambleu ! cria-t-il, voilà une digne maison ; on ne peut pas même s'y délasser du bal de M. le prince de Guéméné. Ah ça ! vieille sorcière, poursuivit-il en secouant rudement la Poitevin, tu ne m'entends donc pas ? Je t'ai fait demander des dés par mon coureur ; j'ai à prendre une revanche contre Nocé.

« Le coureur revint avec des dés ; on porta cette momie jusqu'à son bain.

« — M. de Fronsac, dit la Poitevin quand il fut parti, est vraiment capable de faire un coup d'éclat ; le troisième mariage de M. de Richelieu l'exaspère au dernier point. Je le connais c'est un seigneur qui ne va pas par quatre chemins, et, quand il a une idée.

« — M. le duc vous fait demander un instant d'entretien, dit le coureur en s'adressant à madame Poitevin.

« La Poitevin se rendit aux ordres du duc.

« Un quart d'heure après, M. de Fronsac sortit du bain, le teint plus reposé ; un sourire sardonique pinçait ses lèvres. Arrivé devant le comptoir, il adressa quelques paroles flatteuses à Pulchérie et voulut même lui baiser la main ; Pulchérie la retira avec dignité. Il sortit en la regardant pardessus son épaule droite, aussi élevé que celle de Riquet à la houppe.

« Le même soir, Pulchérie, appuyée sur la fenêtre de la pièce d'attente, regardait les eaux de la Seine clapoter tristement près du bateau. Peut-être songait-elle alors à sa vieille mère et à l'oncle qu'elle avait perdu, car ses longs cils étaient humectés de larmes. Tout d'un coup la jeune fille se sentit enlevée par deux bras robustes ; elle voulut crier, un mouchoir intercepta ses cris. C'était un dimanche, à la tombée de la nuit, et tous les gens de service attachés à la maison étaient dehors, à l'exception de M. Poitevin, pour voir une joute de mariners à Bercy. Pulchérie ne tarda pas à entendre les cris furieux de M. Poitevin, que les ravisseurs avaient enfermé à double tour dans la cuisine. Quoique la pauvre enfant n'eût conservé que l'usage de la vue, elle reconnut bientôt à quel homme le destin l'avait livrée. Les habits de cette homme lui parurent fort riches, lorsque son manteau couleur de muraille s'entr'ouvrit dans le geste impérieux qu'il fit à ses deux laquais. Un carrosse attendait sur le quai, devant le parapet qui longe la Seine ; ses lanternes fouettées par le vent éclairaient à peine le pavé. La pluie commençaient à tomber par gouttes larges et rares.

« Allons, dépêchez, vous autres, dit le maître du carrosse. A l'hôtel ! murmura-t-il à l'oreille de son laquais.

Pulchérie, soulevée entre les bras de ses ravisseurs, touchait déjà le marchepied.

« — En garde, monsieur de Fronsac, et défendez-vous ! cria un inconnu qui fondit sur le duc l'épée à la main.

« Il avait siffié un magnifique chien de Terre-neuve qui suivait la voiture de place d'où il s'était précipitamment élançé.

« Le chien sauta à la gorgo de l'un des laquais et lui fit lâcher prise. M. de Fronsac ne put se dispenser de répondre à l'appel du nouveau venu.

« Forcé de se défendre contre l'inconnu, M. de Fronsac croisa le fer ; ce n'était qu'un jeu pour lui : la semaine d'avant, il avait blessé M. de Coigny en duel. Pulchérie vit du sang à la main de son défenseur ; mais il l'avait saisie d'un bras vigoureux, malgré sa blessure, et la déposait, à l'aide du cocher, sur les coussins de la voiture de place.

III

Le libérateur de Pulchérie avait près de cinquante ans. Sa physionomie, que la jeune fille eut le temps d'examiner durant le trajet du quai d'Orsay à la rue Jacob, était à la fois simple et fière, elle prévenait par une sorte de naïveté et de grandeur. La tranquillité venait d'en être troublée par cet événement imprévu ; mais elle reprit bien vite son caractère de douceur, comme le ciel reprend son azur après l'orage. De temps à autre, il penchait pourtant la tête hors de la voiture ; il craignait sans doute qu'on ne poursuivît encore Pulchérie.

« L'inconnu avait je ne sais quoi de bizarre dans l'habillement et dans la coiffure rejetée vers le haut des tempes, ce qui lui agrandissait le front et donnait à son œil une expression plus frappante de vivacité. Son habit de velours poinceau, ses manchettes brodées à jour, ses souliers fins et une certaine recherche dans sa parure semblaient indiquer qu'il revenait alors de quelque soirée de haut ton, ou bien qu'il allait se rendre à quelque petit souper. Un magnifique rubis balais scintillait à sa main droite, qu'il avait certainement fort belle pour un homme. Il parlait à Pulchérie un langage qu'elle n'avait jamais entendu, plein d'une galanterie délicate et respectueuse. Pulchérie éprouvait en l'écoutant une foule de mouvements inconnus, un mélange de trouble, de plaisir et de stupeur. Encore émue de ce péril auquel elle venait d'échapper, la pauvre enfant ne savait pas en vérité de quel sentiment elle devait payer son défenseur ; elle baissait les yeux et les élevait tour à tour vers lui ; elle avait compris qu'elle ne pouvait être honteuse, n'ayant rien à se reprocher, et cependant elle tremblait...

« — Rassurez-vous, lui dit son protecteur avec bonté.

« — Vous êtes blessé, monsieur ! s'écria-t-elle en le voyant cacher son bras droit dans son gilet.

« — Ce n'est rien, une égratignure... Où demeurez-vous ? où voulez-vous que je vous conduise ?

« — Partout, monsieur, partout, pourvu que je ne reste pas chez madame Poitevin !

« — C'est chez cette femme que vous habitiez ? C'est chez elle sans doute que M. le duc de Fronsac vous aura vue ?

« Pulchérie baissa la tête.

« — L'indigne ! le lâche ! cela est vrai, il va chez cette femme jouer à l'hombre ou au quadrille après le bain ! Il choisit bien son temps, la veille du mariage de M. le maréchal ! Nous voici chez moi, je vous y promets sûreté ; voulez-vous descendre ?

« Ces paroles furent dites avec un tel accent d'honnêteté, que Pulchérie, malgré la crainte naturelle qu'elle pouvait éprouver de se trouver seule à cette heure avec un inconnu, n'hésita pas à le suivre. Il lui offrit sa main avec une galanterie de grand seigneur, souleva le marteau d'une vieille maison qui faisait le coin de la rue Saint-Germain-des-Prés, et déjà la porte se refermait sur eux, quand un aboiement se fit entendre.

« — Et Plutarque, bon Dieu ! Plutarque que j'oubliais ! Pauvre Plutarque, il aura suivi le fiacre ! C'est votre second

défenseur, mademoiselle, reprit-il en flattant le chien. Plutarque se coucha aux pieds de son maître avec des airs caressants. Pulchérie admirait ses yeux encore enflammés par la lutte et luisants comme deux charbons dans l'ombre.

— N'en ayez pas peur, c'est mon modèle ordinaire. Il avait pris, ce soir, fantaisie à madame la duchesse de Bourbon de lui faire subir les honneurs d'une présentation, et nous revînons tous deux du palais Bourbon, quand je vous ai aperçue.

Après avoir léché les belles mains de Pulchérie, Plutarque prit le chemin d'une salle basse où une vieille servante au maintien grave rangeait les plats.

— J'étais loin de vous attendre sitôt, monsieur Greuze, lui dit cette femme. Vous deviez souper chez madame la duchesse de Bourbon, n'aviez-vous dit.

— Certainement, Thérèse ; mais j'ai changé d'avis, je soupe ici. Tu vas nous servir dans l'atelier, moi et cette belle enfant.

— C'est cela ! encore un modèle que vous nous ramenez... un modèle pour votre tableau de *l'innocence*, que vous n'achevez jamais ! L'innocence à minuit sonné ! grommela Thérèse entre ses dents.

A ce nom de Greuze, les genoux de Pulchérie menacèrent de lui manquer. Il lui prit un effroyable battement de cœur, et ce ne fut pas sans peine qu'elle gravit l'escalier du peintre. Un feu brillant pétillait dans l'âtre, et répandait, par instants, sur chaque meuble et sur chaque toile de brusques jets de lumière. D'abord Pulchérie ne vit rien, elle se soutenait à peine ; tout ce qu'elle put faire en entrant fut de se jeter dans le large fauteuil que lui présenta son hôte. Celui-ci l'y laissa quelques secondes et passa dans la pièce contiguë à l'atelier, sans doute pour panser lui-même son bras sans que Thérèse le vît ; il craignait les commentaires de cette fille. Ce moment d'absence donna à Pulchérie le temps de se remettre. Peu à peu son œil s'habitua à contempler la pièce où elle se trouvait.

A peine remise de son trouble, la jeune fille parcourait encore du regard ce charmant désordre de l'atelier, quand elle crut reconnaître ces traits chéris dans un portrait de femme suspendu aux embranchements de la glace. Un reste de beauté altérée sans doute par le chagrin donnait à cette tête une expression de mélancolie douce et résignée. Les mains croisées retenaient un chapelet, l'œil était humide et mouillé de larmes, comme celui des belles saintes de Rubens.

— Ma mère ! cria Pulchérie en courant les bras tendus vers la toile.

Greuze, en ce moment, venait de rentrer dans l'atelier ; il s'approcha de la jeune fille, qui demeurait toujours l'œil attaché sur le portrait ; il l'examina quelque temps dans une ivresse recueillie ; puis tout d'un coup il la serra dans ses bras, l'inonda de larmes et la couvrit de baisers.

— Pulchérie ! Pulchérie !

Il lui devint impossible d'en dire davantage. Mille sentiments divers se livraient combat dans son âme ; il était joyeux et triste à la fois ; il songeait au bonheur de la retrouver et au péril qu'elle avait couru... Epuisé, il se jeta à genoux devant une gravure du *Christ aux Anges*, de Lebrun.

Pulchérie ne pouvait encore revenir de sa surprise. Cependant, il fallut bien qu'elle racontât son histoire, son départ de Caen, les pleurs de sa mère, les empressements intéressés de madame Poitevin, le mensonge horrible dont cette femme s'était servi. Pendant qu'elle parlait, Greuze frappait du pied ou bondissait dans la chambre comme un enfant. Il l'examinait, en approchant d'elle son flambeau ; il la faisait se lever, puis se rasseoir ; il était fou de bonheur. Bientôt il alla fureter dans ses cartons et lui montra une foule d'ébauches qui lui ressemblaient.

— Je me suis toujours souvenu de toi, lui disait-il, ton image était là ; je ne t'avais vue qu'une fois ; mais, va, j'ai bonne mémoire !

Il reprenait :

Je veux que tu loges chez moi, ils verront enfin ce que c'est que la beauté ! Ils sont là trois ou quatre qui font des têtes de Romaines avec des médailles de bibliothèque ; il est

vrai qu'ils sont de l'académie de peinture ! Moi, je m'en suis retiré ; je vis comme Siméon Stylite sur sa colonne. Chaque fois qu'ils m'écrivent, j'ai soin de leur renvoyer leurs lettres et leurs invitations d'usage. Je les avais priés de me rendre mon tableau de réception, ils l'ont placé dans le musée de Versailles ! On m'envoie ma nièce, et je suis bien malheureux ! Mais aussi, je suis fier ! J'ai fait de mon atelier un salon où les amateurs viennent visiter mes ouvrages ! Dans ce lieu-ci, vois-tu, j'ai reçu plus d'une tête couronnée ! Eh bien, Pulchérie, je t'aime mieux sur ce simple escabeau que le grand-duc de Russie, la grande-duchesse et le roi de Suède, Gustave III, qui s'y sont assis !

C'était pour l'excellent homme une soirée neuve, orageuse. Sa vie si calme, si reposée d'ordinaire en avait reçu une sorte de commotion électrique. L'apparition de Pulchérie dans l'atelier lui sembla, ainsi qu'il l'avoua souvent depuis, un événement inouï dans son existence. Ce qui l'enthousiasmait surtout, c'était un visage d'enfant baigné de pleurs, de longs cils abaissés avec tristesse sur des joues pâles, une désolation naïve de seize ans, une voix étouffée par les sanglots.

Que vous êtes belle ainsi, ma Pulchérie ! s'écriait Greuze.

L'horloge de Baillon, qui décorait la cheminée, sonnait une heure du matin. Thérèse entra en ce moment avec le souper.

— Viens ici, viens t'asseoir près de moi, ma belle nièce. C'est Pulchérie... *ma nièce*, répéta Greuze à Thérèse avec orgueil.

A ce mot de *nièce*, Thérèse fut si troublée, qu'elle laissa tomber son assiette sur le parquet.

Greuze ne s'en aperçut seulement pas ; il dévorait du regard son nouveau modèle. Pulchérie ne put d'abord manger ; peu à peu elle se remit ; les confidences commencèrent bientôt entre la jeune fille et Greuze.

— Voilà un souper que je préfère à celui de madame la duchesse de Bourbon ! Pulchérie, il faudra que je vous présente non seulement à cette bonne duchesse, mais aussi à Mesdames ! Oh ! d'abord, je n'épargnerai rien pour que tu ne t'ennuies pas avec moi. Je ne te refuserai rien, aujourd'hui que je suis riche. Car je suis riche, moi ! Vois plutôt !

Il se leva, jeta sa serviette de côté ; puis il ouvrit, joyeux, chaque tiroir d'un beau secrétaire de laque. Il n'y avait pas grand argent, autant que Pulchérie put en juger à la première vue, mais, en revanche, force décorations étrangères, des épingles en pierreries montées admirablement, des tabatières avec des portraits de souverains, des bagues antiques, des médailles gravées, toute la richesse douteuse dont s'enorgueillit l'artiste jusqu'au jour du besoin, où il lui faut la monoyer.

Avec une fierté candide, il lui montrait toutes ces choses, et puis encore des lettres du marquis de Marigny, l'un des Mécènes du Salon, des promesses de logement au Louvre, de pension, de fortune, Greuze lui mettait sous les yeux, lui faisait toucher du doigt tous ces mensonges, lui, le triste Greuze, l'illustre pauvre, mort sans obsèques, sans amis, pendant que Reynolds eut des grands seigneurs à son convoi, et qu'Hogarth repose, à l'heure qu'il est, sous un monument chargé de marbre ! Mais Greuze était crédule, Greuze était bon ; il était grand poète autant que grand peintre, monsieur ; c'est vous dire assez qu'il ignorait l'art de l'intrigue.

Pulchérie devint bien vite la reine de cette demeure. Le souvenir de cette quinzaine fatale passée chez la Poitevin rembrunissait à peine de son ombre sa félicité nouvelle. Elle avait tout à souhâit chez Greuze. Son oncle prévenait ses moindres désirs, il allait même au-devant de ses caprices. La maison de Greuze l'enchantait. C'était, imaginez-vous, monsieur, un asile de calme et d'étude pendant certaines heures ; de spirituelles causeries à d'autres instants de la journée ; il venait chez lui la cour et la ville ; des artistes, des seigneurs, des grandes dames, des princes ! Pulchérie, une fois admise dans le cercle de ses intimes par son oncle, se vit d'abord reçue par eux sur le pied de la froideur ; il semblait qu'une aussi belle personne les eût éblouis. Peu à peu, leurs éloges la firent réfléchir sur

sa figure, et cependant, il faut le dire, ces éloges n'éveillaient chez elle qu'un orgueil naturel de jeune fille ; ils n'intéressaient on rien son cœur. A ses yeux, les hommes de mérite qui se rencontraient chez son oncle avaient, sans nul doute, mille côtés séduisants, mais ils ne parlaient guère que de leurs ouvrages, de leurs querelles, de leurs luttes, de tout ce qui composait alors comme aujourd'hui la vie des hommes de lettres, des musiciens, des peintres. Bien que plusieurs d'entre eux s'exprimassent avec cette chaleur qui plaît aux femmes, Pulchérie était trop jeune pour se laisser prendre tout d'abord aux étincelles de l'esprit, ou aux clartés de l'intelligence ; leur commerce lui fut donc indifférent. Plus d'une fois elle se trouva déconcertée, humiliée presque par ce monde supérieur qui l'entourait. Il y a, monsieur, des natures modestes qui se rendent justice ; on en finit vite avec son amour-propre devant certaines gloires accomplies ; on éprouve même je ne sais quelle joie à se confesser à soi-même son infériorité, en songeant qu'elle nous exempte des douleurs et des perplexités de la gloire. Devant des personnes du génie de Diderot, de Gluck, de Robert, de Wille, de Caffieri et de beaucoup d'autres qui composaient le cercle de Greuze, pouvait-il être surprenant que Pulchérie se défît de ses forces ?

« Les meilleures maîtres ne lui manquaient pas ; c'était aujourd'hui un professeur de langue italienne, demain un maître de musique, cet autre jour un savant que Greuze lui ramenait du fond de quelque soirée où on l'avait retenu. Assise à son clavecin une partie de la journée, elle ne sortait guère, il est vrai, que pour accompagner son oncle à l'église de l'abbaye Saint-Germain-des-Près ; mais, en vérité, qu'avait elle besoin de sortir ! Cet eldorado pacifique lui suffisait.

« Elle n'était rêveuse que par ennui, par indolence enfantine. Par moments, il faut le dire néanmoins, une sorte de prévision mélancolique l'agitait, car il semblait qu'il y eût certains secrets de son oncle qu'elle avait surpris.

« — Vous avez envie de voir Mesdames, dit un jour Greuze à sa nièce ; la cour va demain au salon de peinture, je vous présenterai à madame Elisabeth, si vous voulez.

« Pulchérie sauta de joie ; cette visite au Louvre avait pour elle un attrait réel de curiosité. Pulchérie n'avait jamais vu la cour ?

IV

— Arrivée au Louvre avec Greuze, elle se trouva bientôt dans ce qu'on appelait le beau monde, le monde des grandes dames et des grands seigneurs. Elle n'y vit, hélas ! que quelques figures moroses ; le vieux duc de Richelieu, auquel la goutte permettait à peine de marcher, s'y cramponnait au bras du duc de Fleury, gentilhomme de la chambre ; M. de Fronsac, que Pulchérie reconnut fort bien, y accompagnait à contre-cœur, et en souriant de son mieux, la splendide madame de Rooth, sa belle-mère.

« Parmi les belles personnes de la cour, la délicieuse figure de madame Jules de Polignac fut la première que Pulchérie remarqua ; elle venait alors d'accoucher, et accompagnait au Louvre madame Elisabeth.

« — Je suis indignée, monsieur, dit-elle vivement, à Greuze ; je me plaindrai à la reine. Savez-vous où ils ont placé votre plus beau cadre cette année ? Dans un coin, monsieur, tandis que le *Bélisaire* de M. David est éclairé admirablement !

« Elle le conduisit en même temps, avec une mutinerie et une colère charmantes, devant une toile ovale représentant une jeune fille au clavecin. Greuze rougit et pâlit tour à tour ; son orgueil d'artiste fut blessé profondément. C'était le seul portrait qu'il eût cette année au Louvre.

« Quand Pulchérie s'approcha du cadre, elle partagea l'indignation secrète de son oncle, car c'était à elle que l'outrage s'adressait ; c'était la figure de Pulchérie qui se trouvait sacrifiée dans cet angle obscur, où des amateurs seuls pouvaient se mettre en quête du nom de Greuze.

Au nombre des personnes qui entouraient cette toile si mal exposée, figurait un jeune homme qui prêtait aux moindres

détails du portrait une merveilleuse attention. Placé alors à côté de M. de Fronsac, il formait avec ce vilain seigneur un si grand contraste, que Pulchérie ne put se défendre de le regarder.

« Il portait l'uniforme de capitaine de cavalerie dans le régiment de Penthievre. Il avait à peine vingt-cinq ans, et cet uniforme faisait encore plus ressortir son air de jeunesse et de modestie ; vous eussiez dit une jeune fille en habit de militaire.

« Pulchérie ne pouvait s'expliquer l'intérêt qui attachait ainsi ce jeune homme à ses pas. Le tableau qui la représentait assise au clavecin, dans l'attitude d'une jeune fille rêveuse, paraissait l'avoir frappé vivement ; il en parla bientôt à Greuze avec chaleur. Peu à peu il se trouva plus près de la naïve enfant, mais il semblait lui-même éprouver en lui parlant la gêne d'un novice. Pulchérie recueillait avec soin ses moindres paroles. La nouveauté de cet état l'absorbait, elle écoutait la conversation du beau capitaine avec la bonne foi d'une âme qui s'ignore.

« Le duc de Penthievre, qui survint, déranga presque son bonheur.

« — Chevalier de Florian, dit-il au jeune homme, voici quelques-uns de vos camarades de Bapaume qui vous cherchent pour leur ouvrir ce soir l'entrée du théâtre de M. d'Argental, où vous jouez vous-même l'une de vos pièces. Vous savez que je me suis fait une loi de n'y point assister ; mais ce n'est pas une raison pour en priver ces messieurs. Ils attendent leurs billets.

« En même temps, le duc présentait à Florian plusieurs de ses anciens amis de l'école d'artillerie. Le jeune homme leur serrait la main avec cordialité ; mais Pulchérie seule put remarquer sur sa belle physionomie un léger nuage de tristesse. Il se perdit bientôt dans la foule avec les nouveaux arrivés, non sans qu'il eût jeté à la jeune fille un coup d'œil plein de regret.

« La voix de Greuze tira Pulchérie de la distraction rêveuse où la plongeait cette brusque disparition ; Greuze venait d'être accostée en ce moment par M. de Fronsac, qui lui demandait le prix de sa nouvelle œuvre.

« — Pour vous, monsieur le duc, ce sera cinq cent louis, répondit le peintre en fixant sur lui un regard perçant qui domait à sa figure, lorsqu'il le voulait, une expression si amère d'ironie.

« Cinq cents louis, répondit M. de Fronsac, en faisant signe à son intendant qui l'accompagnait.

« Il ajouta à voix basse à l'oreille de Greuze :

« — C'est votre revanche du coup d'épée, n'est-ce pas, monsieur Greuze ? Chacun son tour ; bien paré !

« — A défaut de l'original, M. le duc aura du moins la copie.

« Et il partit le front haut, emmenant sa nièce, qui avait à peine entendu cette conversation.

« En comparant Pulchérie au portrait que Greuze en avait fait, Mesdames la trouvèrent plus belle encore. A la sortie du musée, il y avait sur son front un rayonnement de bonheur ! Madame Elisabeth, ravie de voir à la fois la copie et le modèle, détacha de son cou une petite croix qu'elle lui donna.

V

— Une croix de princesse ! une croix bénite, monsieur ! cette sauvegarde ne venait-elle pas à propos pour Pulchérie ? L'image de ce beau jeune homme entrevu seulement au Louvre l'agitait ; quelle que fût la douceur de son maintien et de ses paroles, la jeune fille avait besoin de se défendre contre l'impression qu'il avait produit sur elle, et elle n'osait demander à son oncle ce qu'il était devenu.

« Depuis plus de trois jours Pulchérie n'avait pas reçu de ses nouvelles. Trois jours ! Cependant il avait promis ! Ces jeunes fous l'auraient-ils donc retenu avec leurs soupers clandestins ? Désolée de l'avoir perdu, Pulchérie sanglotait dans sa petite chambre, et l'évidence de sa passion l'effrayait déjà...

« Il écrivit cependant. A cette lettre courte étaient jointes quelques romances. La préoccupation, l'inquiétude se faisaient jour aisément dans ce billet. Elles parurent un excellent signe à Pulchérie ; son image poursuivait sans doute le chevalier. A ce billet de quelques lignes, la jeune fille répondit par un autre, où elle remerciait avec effusion le chevalier ; la naïveté de son cœur découla de ses lèvres sur cette lettre : elle espérait qu'un hasard heureux l'amènerait chez son oncle. Trois jours se passèrent encore, le chevalier ne vint pas.

« Un jour qu'elle chantait une de ses romances au clavecin, les larmes la prirent tout d'un coup. Pour se livrer sans contrainte à sa rêverie, elle avait tiré le verrou ; en ce moment, elle fut obligée de se lever et d'ouvrir, car on frappait à la porte. C'était Greuze.

« Pourquoi vous enfermer, Pulchérie ? lui dit-il d'un ton qui voulait être sévère, mais qui n'était que chagrin. N'êtes-vous point malade ? ajouta-t-il avec bonh.

« Il fallut bien trouver une excuse ; Pulchérie était à la merci de son oncle, qui venait de la surprendre. Elle s'en prit à la croix bénite dont madame Elisabeth lui avait fait présent ; cette croix, disait-elle, lui avait rappelé sa mère, qui en portait une à peu près semblable. Le temps était pluvieux, il lui donnait de l'ennui. La tendresse de Greuze eut l'air de se contenter de ses raisons ; il fit remarquer seulement à Pulchérie qu'elle négligeait ses leçons de clavecin et l'Armide du chevalier Gluck, pour les romances du chevalier Florian.

« Greuze était coiffé, il allait sortir. Il donna à Thérèse, sur le seuil de l'appartement, quelques ordres que sa nièce n'entendit pas.

« — Monsieur, dit Thérèse à Greuze, m'accorderez-vous une permission ?

« — Laquelle ?

« — Celle d'aller au spectacle ce soir. Ma cousine figure en pastourelle à l'hôtel d'Argental, et je voudrais bien la voir jouer. Je lui ai promis de l'habiller à quatre heures.

« — Eh bien, tu peux y aller, Thérèse. Je vais aller porter moi-même cet argent à Sylvestre. Le pauvre homme en a besoin... Ils lui ont ôté sa place ; lui et ses quatre enfants sont dans la misère ! Je viens d'envoyer le reste à ta mère, ma chère Pulchérie !

« — Toujours le même, dit Thérèse ; vous pensez aux autres avant de penser à vous !

« Greuze sortit. Thérèse, bien joyeuse, prit son coqueluchon, en remerciant son maître avec une effusion toute flamande. Thérèse était de Douai et n'avait jamais vu de sa vie que les processions grotesques des géants enjambant les ruisseaux sur des échasses.

« Pulchérie demeura donc seule. Elle enviait Thérèse, et eût volontiers échangé la cornette de paysanne contre la robe deourgouran dont Greuze lui avait fait présent, le matin même, pour assister, à la place de la pauvre servante, à cette représentation où l'homme qu'elle aimait tant devait paraître. Un violent coup de sonnette la fit tressaillir : elle courut à la porte, l'ouvrit et se trouva en face d'un homme noir.

« — M. Greuze, dit-il.

« — Il est absent, monsieur ; que lui voulez-vous ?

« L'homme lui tendit une liasse de papiers. Elle les parcourut sans rien comprendre jusqu'à ce qu'elle arrivât à la réclamation d'un sieur Fisher, fabricant de harpes et de clavecins, annexée à celles de son maître d'anglais et d'italien, et à des mémoires de marchandes de modes.

« — Bon Dieu ! monsieur, qu'est-ce que c'est que cela ?

« — Des exploits, mademoiselle, et je viens avec mes gens pour effectuer une saisie, à la requête des créanciers de M. Greuze ; à moins qu'il n'ait douze mille livres à me donner, auquel cas je me retire.

« — Douze mille livres ! mais il s'est donc ruiné, monsieur ?

« — Comme vous le voyez, en instruments, en maîtres, en chiffons et en dentelles.

« Les robes de Pulchérie étaient là, suspendues encore dans de larges armoires vitrées qui ornaient sa chambre ; son cla-

vein aux panneaux vernis reluisait près de la fenêtre, d'un lustre de propreté hollandaise. Une harpe nouvo dans son étui, et que la jeune fille avait à peine touchée deux fois, complétait le mobilier.

« Par un mouvement dont Pulchérie ne fut pas maîtresse, ses sanglots prirent alors le dessus : ce qu'elle avait entrevu de la misère de Greuze et de sa générosité l'éclairait.

« Si cet homme n'eût pas été là, elle eût brisé le clavecin et la harpe dans sa colère d'enfant.

« — Au nom du ciel, monsieur, un instant ; je sais où est mon oncle, je vais le chercher et je le ramènerai. J'est une erreur, il est impossible que vous ne vous trompiez pas. Un fiacre, pour l'amour du ciel, un fiacre ! Je reviens dans un quart d'heure.

« — J'attendrai, mademoiselle, pour vous obliger, mais ne soyez pas longtemps. Je garde la maison en votre absence ; un de mes gens va vous amener une voiture. Dépêchez-vous. J'en suis fâché pour M. Greuze, mais il faut que tout le monde fasse son métier...

Comme j'examinais alors la sœur, dont le visage s'était plus d'une fois enflammé dans le cours de ce récit, elle s'interrompit en disant :

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous donc à me regarder de la sorte, et pourquoi laissez-vous tomber votre écheveau ?

VI

— Le fiacre qu'avait demandé Pulchérie, roula bientôt comme tout honnête fiacre doit rouler, c'est-à-dire très-lentement. Pulchérie avait indiqué au cocher l'adresse de M. Sylvestre, rue Plumet, No 1. La pauvre enfant pleurait à fendre le cœur, en regardant toujours les papiers que l'huissier lui avait remis.

« — Quoi ! se disait-elle, c'est pour moi ! c'est pour moi qu'il a dépensé cet argent, qu'il s'est privé de tout, sans doute ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Oui, voilà mon mantelet de point, pour mon maître à chanter, pour mon armoire de bois rose et mes chats de porcelaine. Et je ne m'en doutais pas ! je ne voyais rien ! Toute à mon amour pour un autre, je ne songeais qu'à cet amour ; tandis que tous les instants de ma vie devaient être employés à lui prouver ma reconnaissance, à le bénir ! Mon oncle ! mon bon oncle ! Mais je vais tout lui avouer ; il saura que je suis une ingrate, que je ne mérito pas ses bienfaits, que j'ai doncé mon cœur sans son aveu, sans l'avoir même consulté ! Oh ! ce sera là ma punition. Oui, je le ferai, je le dois, et, après, s'il est en colère, s'il me gronde, je ne me plaindrai pas, je l'ai mérité ; car j'aime le chevalier, puisque son visage me poursuit jusque dans ce moment de détresse. Eh bien, mon oncle le saura, et je n'aurai plus à me reprocher d'avoir manqué de confiance envers lui. J'ai imprimé à sa vie un pli cruel, le besoin. Oh ! ma mère, ma mère ! pourquoi m'avoir envoyée ici ! Quand je songe que madame la duchesse de Bourbon disait l'autre jour ; « On n'oserait pas protéger M. Greuze ! » En attendant, ils osent le menacer d'une saisie, de la prison, que sais-je ? Oh ! je vais le voir, lui parler !

« Le fiacre longeait alors les murs extérieurs d'un petit jardin ; le cœur de Pulchérie battait avec force.

« — C'est ici que demeure M. Sylvestre. Voici le quinconce sous l'ombre duquel j'ai pris tant de fois du lait. Pourvu que mon oncle soit encore chez son ami !

« La maison de Sylvestre formait le coin au boulevard ; Pulchérie traversa la cour, puis se rendit au quinconce sous lequel les deux amis avaient coutume de causer. La chaleur était extrême, pas une feuille ne bougeait... Pulchérie s'avança avec précaution, puis tout d'un coup s'arrêta ; elle venait d'entendre prononcer son nom.

« — Oui ! s'écriait Greuze en maniant avec colère sur la table du jardin plusieurs poignées de cet or qu'il venait de porter lui-même à son ami, oui, Sylvestre, j'ai bien le droit de mépriser cet or, quand je songe que celui-ci me vient de M. de Fronsac !

—C'est contre lui que tu as tiré l'épée, n'est-ce pas ? Il voulait enlever une jeune fille ?

—Cette jeune fille, c'était Pulchérie !

—Et tu ne m'avais pas dit cela !

—Il y a bien d'autres choses, Sylvestre, que moi, ton élève, ton fils d'adoption et d'amour, je ne t'ai point dites. T'ai-je dit, Sylvestre, mes nuits laborieuses, mes tristesses lorsque je quittais Pulchérie pour m'enfermer seul, sans elle, pour lui gagner à prix d'or sa parure du lendemain, lui faire croire à ma richesse ? Bien des fois, vois-tu, moi qui te parle, j'ai trompé cette chère enfant ; bien des fois je suis sorti de ma maison, lui disant que j'allais au bal, quand je me rendais chez Fragonard pour travailler. —Qu'as-tu donc, Greuze ?" me disait alors Fragonard. —Moi rien, je te jure, ami, j'ai à travailler, voilà tout. Ton atelier, Fragonard, est plus tranquille que le mien. —Mais il fait nuit. —Je peins souvent, tu le sais, à la lumière. —Comme tu es pâle ! —Je suis fatigué de la marche. —Alors je m'assois chez Fragonard, à son propre chevet ; je poussais la besogne avec fureur. Le lendemain, je trouvais souvent de la neige sur le pavé, il fallait revenir ; je parlais. Pulchérie me demandait des nouvelles de mon bal. —J'ai passé de la sorte tout cet hiver ! C'est une cruelle chose, Sylvestre, que d'aimer une jeune fille ! A l'âge de Pulchérie, on ne peut deviner la misère. Elle trouvait ma table bien servie, ma maison abondante, et cependant je n'ai rien... J'emprunte, Sylvestre, j'emprunte ! Emprunter, c'est une honte, n'est-ce pas ? Mais il y a des années comme cela ; je ne vends plus mes tableaux ; les commandes royales me manquent. Je ne veux plus, d'ailleurs, travailler pour la cour, depuis que M. de Marigny et Watelet m'ont fait l'injure de me préférer Roslin ! Sais-tu ce qu'ils disent ? Quo je ne suis bon à rien, que je m'en vais répétant toutes mes têtes ! Mignard, réponds-moi, n'a-t-il pas mis dans tous ses tableaux la tête de sa fille, la belle comtesse de Feuquières ? Pourquoi me reprocherait-on celle de Pulchérie ? Oui, c'est bien elle, ami, qui m'a servi de modèle pour ma *Cruche cassée*, que tu aimes tant ; pour *l'Accordée de village*, la *Pleureuse*, la *Fille à l'oiseau*, et tant d'autres de mes toiles ! Cette enfant, sais-tu ? c'est l'enfant de ma sœur, c'est presque la mienne, Sylvestre. Mon Dieu, oui, je reproduis partout cette blonde tête ; elle ne quitte plus ma pensée ni ma palette. Jamais cette enfant ne saura que je suis pauvre. Elle est trop belle pour souffrir : elle ne souffrira pas.

—Mais tu souffriras, toi ! et tu veux que j'accepte ton or !

—Tu l'accepteras, Sylvestre, tu l'accepteras ; ne vient-on pas de te priver de ta pension ? Moi, je puis encore lutter, je puis travailler, Sylvestre ! Après tout, en la retirant chez moi, j'ai fait ce qu'un honnête homme devait faire. Mais, ô mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi l'ai-je fait ?

—En prononçant ces dernières paroles, Greuze s'était caché le visage dans ses deux mains ; il pleurait.

—Tu l'aimes donc ? dit Sylvestre.

—L'aimer, reprit-il, oh ! ce n'est rien, j'en suis fou ! Songe à cela, Sylvestre, une enfant que j'ai arrachée à la honte, une fille que j'ai conservée à ma sœur ! Mais rassure-toi, Sylvestre, Pulchérie ne saura jamais ce secret fatal, et tu me jures, ami, de ne pas le lui apprendre ! Je te le répète, je souffrirai, mais je ne veux pas qu'elle souffre !

—Mais le temps pressait ; Pulchérie se rappela qu'elle n'avait pas un moment à perdre, elle cherchait le moyen d'amortir le coup que sa présence allait porter à Greuze. Il était trop tard : elle se trouvait sur son passage. Le silence était devenu profond dans le jardin, les oiseaux gazouillaient ; Sylvestre et Greuze venaient de déboucher tout d'un coup par une charmille...

—Mon oncle, dit Pulchérie, il faut que vous me suiviez sur-le-champ. Une affaire grave vous rappelle chez vous.

—Greuze avait changé subitement de couleur en la voyant, il avait l'air d'un coupable surpris en flagrant délit. L'idée ne lui vint pas cependant que Pulchérie pût avoir écouté cette conversation ; il serra la main de Sylvestre, dont il eut à com-

battre de nouveau les résistances pour l'acceptation de son offre d'argent, et il remonta en voiture avec Fulchérie.

—Eh bien, mon enfant, que me veux-tu ? lui dit-il ; quelle est cette grande affaire ?

—Vous m'avez trompée, mon oncle, vous ne m'avez pas dit tous les malheurs que j'ai apportés dans votre maison.

—Quels malheurs ? répondit Greuze, qui pensa seulement alors que Pulchérie aurait pu l'entendre.

—Votre ruine, mon oncle ! Je le sais, vous êtes ruiné !

—Qui t'a dit cela ? interrompit Greuze. Je suis riche. T'a-t-il jamais rien manqué ?

—Il me manque votre confiance, mon oncle, reprit-elle en se jetant à son cou. Vous avez des chagrins et vous ne me le dites pas ; il a fallu que le hasard...

—Qu'arrive-t-il donc ?

—Lisez ces papiers, mon oncle, et vous le saurez.

—N'est-ce que cela ? reprit Greuze en cherchant à réprimer son émotion. Nous autres peintres, ne sommes-nous pas alchimistes ? Ne faisons-nous pas de l'or avec nos toiles ?

—Mais, mon oncle, le danger presse, ces hommes sont chez vous ; je les ai vus, je leur ai parlé.

—Tu t'effrayes pour peu de chose, enfant ; je puis les payer, tu ignores mes ressources. Je les apaiserai facilement. Qu'importe après tout ? pourvu que tu sois heureuse avec moi, ma Pulchérie !

—Heureuse ! je le fus ; mais, maintenant, je ne vais plus l'être ; car vous souffrez, je le sais, moi !

—Greuze essaya de sourire, une larme se faisait jour dans ses yeux. Il baissa la glace de la voiture et vit un laquais en grande livrée. La livrée était ventre de biche doublée d'écarlate.

—Un laquais du palais Bourbon ! s'écria Pulchérie avec un pressentiment de joie. Madame la duchesse est peut-être chez vous !

—Le laquais s'approcha de la voiture et remit à Greuze un paquet scellé de trois fleurs de lis, en ajoutant qu'il avait ordre de ne le remettre qu'à M. Greuze, et que c'était pourquoi il avait pris la liberté d'attendre.

—Greuze déchira l'enveloppe, y trouva la commande d'un tableau et un bon de quinze mille livres sur le banquier de la cour.

—Que te disais-je ! reprit Greuze en souriant à Pulchérie, no voilà-t-il pas de l'or tout fait !

—Sans répondre au laquais, il sauta en bas de la voiture et courut au vestibule, où l'huissier attendait toujours.

—Vous me devez mille écus, monsieur, dit Greuze en lui remettant le bon ; je serai moins sévère que vous, je vous donne jusqu'à demain.

—L'huissier se confondit en saluts obséquieux et fit signe à ses recors de le suivre. Greuze monta à son atelier pour écrire ses remerciements à madame la duchesse de Bourbon ; le laquais l'y suivit.

VII

—Pulchérie était rentrée dans sa chambre. Thérèse ne tarda pas à en pousser doucement la porte.

—C'est moi, mademoiselle, c'est moi ! On s'amuse encore à l'heure qu'il est à l'hôtel d'Argental ; mais me voilà... exacte comme le cadran.

—C'est bien, je suis ravie, Thérèse, que la comédie t'ait plu. Le chevalier de Florian y jouait ? reprit-elle négligemment en faisant dégrafer sa robe par Thérèse.

—Le chevalier de Florian ? répondit Thérèse. Attendez donc, mademoiselle, je crois avoir entendu un nom comme ça ; mais il y avait un arlequin qui m'a fait rire et pleurer tout à la fois. Avez-vous jamais vu un arlequin à la scène, mademoiselle ? Celui-ci paraissait, mordienne ! la coqueluche de ces dames ; elles se renversaient sur les banquettes en l'écoutant.

—C'est donc bien gai ?

—Oui, au commencement, et lorsque M. l'arlequin a pris

le menton aux pastourelles. Ma cousine en pastourelle était-elle drôle, mademoiselle! Engraissée à faire peur! Elle est cor-don bleu chez M. Dormay, voyez-vous. Je vous disais donc que le commencement avait été gai : mais bah ! ils ont fiè-rement changé à la fin. Ce diable d'arlequin a fait tirer les mou-choirs à tout le monde. On pleurait que c'était une bénédic-tion !

—Après ?

—Après ! dame, ils ont baissé la toile et dit le nom de l'au-teur. A propos, l'arlequin... étourdi que je suis ! m'a fait donner pour vous ce billet par ma cousine.

—L'arlequin ?

—Oui, mademoiselle ; je ne sais pas ce qu'il peut vous vouloir ; mais, dans tous les cas, c'est un arlequin bien fait.

—Voyons sa lettre.

—La voici, mademoiselle.

Thérèse se retira. Pulchérie ouvrit la lettre avec angoisse. Les lignes en étaient tracées à la hâte ; le billet semblait avoir été cacheté avec précipitation.

—Il m'aime ! s'écria-t-elle en sautant de joie et en appro-chant le papier de la bougie.

—Mademoiselle,

—Permettez-moi de vous remercier ce soir même du succès que ma pièce des *Deux Billets* vient d'obtenir chez M. le comte d'Argental ; ce succès n'est dû qu'à vous. Ce n'est pas à une personne de votre délicatesse et de votre mérite que je crains de me confier. Depuis un an, mademoiselle, j'aime quelqu'un. Désirant lui plaire, j'ai écrit *les Deux Billets*, petite comédie où, sous le masque, j'ai joué moi-même ce soir. Le premier billet qui figure dans ma pièce, ne m'embarras-sera pas ; c'était un billet de loterie ; le second me donna tant de peine, qu'il y a six jours j'en désespérais encore ; je le recommençais pour la douzième fois, quand le vôtre m'ar-riva. Sa candeur, son charme, dépassaient tout ce que je pouvais avoir écrit ; je jetai au feu ce billet, mademoiselle, pardonnez-moi de m'en être servi, il a fait couler de douces larmes dans l'assemblée ; ces larmes sont les premières que j'ai vu répandre à une personne qui m'est chère, une femme que j'aime et à qui jamais je n'aurais eu l'audace de l'avouer sans un triomphe. Je vous écris dans dans toute l'ivresse d'un succès d'amoureux, mettant à vos pieds la couronne de ce soir, et me déclarant plus que jamais et pour tout le reste de ma vie votre obligé et sincère ami."

Pulchérie se leva ; elle prit son voile, après s'être habillée de noir... Thérèse ne comprenait rien à tous ces préparatifs. En voyant Pulchérie se jeter à genoux sur son prie-Dieu et pleurer à chaudes larmes, elle se mit à pleurer comme une bonne fille qu'elle était

—Thérèse, dit la jeune fille, te sens-tu le courage de me conduire à pied, à cette heure, jusqu'à la rue du Bac ?

—Ce n'est pas le chemin, mademoiselle, s'écria Thérèse ; mais... le danger, vous n'y songez pas ?

—Dieu veuille sur nous, reprit-elle en baisant sa petite croix. Viens, Thérèse ; ce que je fais, Dieu l'approuve.

Elle mit sa baigneuse sur ses épaules et sortit. Thérèse, entraînée par je ne sais quel respect et quel attrait tout ensemble, la suivait machinalement. Arrivée devant une grande porte, Pulchérie heurta. Thérèse tremblait, car le froid était fort vif.

—Entrez, dit la sœur tourière ; auriez-vous besoin d'une garde-malade ? Il se fait tard, et je doute qu'à cette heure nos dames...

—Faites-moi parler à la mère supérieure, dit Pulchérie.

—Mon Dieu, mademoiselle, allez-vous vous faire religieu-se ? lui cria Thérèse en la retenant par sa robe sous la première grille.

Disant ainsi, la pauvre Thérèse sanglotait.

—Thérèse, répondit Pulchérie avec fermeté, vous trouve-rez entre les cordes de ma harpe, une lettre à mon oncle que

lui seul a le droit d'ouvrir, entendez-vous ; je vous reverrai quelque jour... Allez...

Les portes se refermèrent sur Pulchérie ; le lendemain au soir, elle était admise dans la communauté des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

La voix de la sœur fléchit à ce dénouement. Je la considérais sans tenir l'écheveau, qui venait de rouler insensiblement à terre ; elle ne s'était point baissée pour le ressaisir. Une mé-lancolie rêveuse, soulevée chez elle autant par le récit qu'elle venait de me faire que par le fatigue de cette veillée, la rendait aussi pâle qu'un marbre de Canova... Sa pensée n'était sans doute plus à elle, mais à des anges invisibles. La voix de son malade demandant à boire en ce moment, la tira de sa stupeur, Le peloton de fil avait roulé dans les cendres du feu, il était presque brûlé.

—Voilà ce que c'est que de raconter des histoires, dit-elle en ramassant l'écheveau, Dieu nous punit.

—Ma sœur Pulchérie, je meurs de soif ! murmura C... ; vous ne m'entendez donc pas ?

—Pulchérie ? m'écriai-je, je ne m'étais pas trompé ! c'est vous qui êtes Pulchérie !

—Silence ! dit-elle en posant son doigt sur sa bouche. Entre gardes-malades, on peut se raconter sa vie.

—La mienne est moins sainte et moins méritoire, ma sœur. Gardez votre croix de madame Elisabeth, mais laissez-moi l'écheveau.

Elle fit une légère résistance, puis me le rendit tout noir-ci par le feu... Le jour commençait à poindre et répandait sa teinte bleuâtre sur les tentures blanches du lit. Je demandai à la sœur la permission de lui baiser la main, et je sortis aussi fier que si la main d'une reine eût touché mes lèvres.

Le peloton de fil, religieusement déposé par moi dans ma collection d'antiquaire, a pris place, à dater de ce jour, entre une esquisse de *la Petite Fille au capucin de bois*, par Greuze, et le médaillon du chevalier de Florian, mort à Sceaux quel-ques mois après le 9 thermidor.

FIN

L'ENFANT TROUVÉ

La semaine prochaine nous commencerons la publication de L'ENFANT TROUVÉ. Ce roman est excellent à tout point de vue ; il a d'abord un très-grand mérite, c'est celui de pouvoir être lu par tout le monde, et, à ce seul titre, on pourrait l'appeler un roman de famille ; ensuite il est très-sentimental et en même temps très-dramatique. Les actions les plus belles, les plus généreuses, les scènes les plus attendrissantes s'enchaînent aux drames les plus émouvants qui se déroulent au milieu d'événements extraordinaires et d'un puissant intérêt qui ne faillit pas un seul instant jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Ce roman est d'une supériorité incontestable, et le plus grand éloge que nous puissions en faire, c'est de dire à nos lecteurs que ce pauvre petit abandonné, L'ENFANT TROUVÉ, celui qui devient le héros de cette touchante histoire, est le type le plus beau, le caractère le plus noble, le cœur le plus pur qu'un écrivain puisse jamais présenter au public pour que son héros devienne dès les premières pages, l'objet des plus vives sympathies des lecteurs et surtout des lectrices qui, toutes, seront émues jusqu'aux larmes au récit des scènes attendris-santes qui sont exposées avec beaucoup de naturel et de senti-ment dans cet admirable ouvrage.